3.

1794

LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

BAGATELLES MORALES

DE

L'ABBÉ COYER



PARIS

Librairie des Bibliophiles

M DCCC LXXXIV

LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

BAGATELLES MORALES

TIRÉ A TRÈS PETIT NOMBRE

Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires sur papier de Chine et 20 sur papier Whatman, avec *double épreuve de la gravure.*





L'ANNÉE MERVEILLEUSE

(Bagatelles morales)

L'ABBÉ COYER

BAGATELLES
MORALES

PUBLIÉES PAR

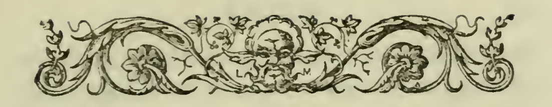
LE BIBLIOPHILE JACOB

Eau-forte par Ad. Lalauze



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXIV



PRÉFACE

Les Bagatelles morales *de l'abbé Coyer parurent, pour la première fois, en 1754, sans nom d'auteur et sous la rubrique de Londres; mais les pièces qui composaient ce recueil, à l'exception d'une seule, étaient déjà connues, et même très connues, pour avoir été publiées chacune séparément à un grand nombre d'exemplaires. « Je rassemble dans ce volume, disait l'auteur anonyme, des pièces qui ont déjà paru sur des feuilles volantes. Celle qui se présente la première* (Le Siècle présent) *est la seule qui ait l'avantage de la nouveauté, sans avoir plus de corps que ses sœurs, et je n'entreprends pas de prouver au public que des riens sont quelquefois des choses. Ce serait bien ici le cas d'implorer son indulgence, mais elle doit être usée depuis que les auteurs la mettent si fréquemment à l'épreuve. »*

Le journaliste des Mémoires pour l'histoire des Sciences et des Beaux-arts (*mai* 1754, 2e *volume*) *disait à peu près la même chose en rendant compte*

de ce recueil, sans en nommer l'auteur, qu'il connaissait pourtant bien : « L'auteur dit, d'une manière très agréable, des vérités précieuses. Il a rassemblé dans son livre huit morceaux, en cet ordre et sous ces titres : LE SIÈCLE PRÉSENT ; DÉCOUVERTE DE LA PIERRE PHILOSOPHALE ; L'ANNÉE MERVEILLEUSE ; LA MAGIE DÉMONTRÉE ; PLAISIR POUR LE PEUPLE ; LETTRE A UN GRAND ; DÉCOUVERTE DE L'ÎLE FRIVOLE ; LETTRE A UNE DAME ANGLAISE. *De tous ces morceaux il n'y a que le premier qui soit neuf : tous les autres ont paru en divers temps, et le public leur a fait beaucoup d'accueil. Il serait trivial de redire aujourd'hui ce que contient* L'ANNÉE MERVEILLEUSE, *dont il a été distribué vingt mille exemplaires ; et il en est à peu près de même de la* LETTRE A UNE DAME ANGLAISE, *de* L'ÎLE FRIVOLE, etc. *C'était, il y a quelques années, la littérature des cafés, des places publiques, des promenades, des grands et des petits, de ceux qui étaient chargés de ridicules et de ceux qui n'avaient encore appris qu'à les remarquer. »*

*Le journaliste des Mémoires de Trévoux, en examinant avec bienveillance l'un après l'autre les différents morceaux qui composent ce recueil, constate que « l'auteur trouve, en tout cela, matière à l'ironie, qui est toujours son genre, mais ironie fine, soutenue, variée, nuancée avec cet air d'ingénuité que si peu de gens savent feindre à propos ». L'*ingénieux mora-

liste, *comme on le qualifie dans cette critique de famille, puisque l'auteur avait été jésuite ainsi que le rédacteur de ces Mémoires littéraires, pouvait se vanter, en effet, d'avoir obtenu des succès extraordinaires, en publiant, par cahiers vendus à très bas prix, les différentes pièces qu'il venait de réunir pour la première fois.*

Ce n'est pas avec la même sympathie ni la même équité qu'elles étaient jugées par Grimm et Diderot dans la Correspondance littéraire, philosophique et critique, qu'ils adressaient manuscrite à divers petits souverains d'Allemagne. « M. l'abbé Coyer, disaient-ils un peu bien brutalement, a rassemblé, sous le titre de Bagatelles morales, *différentes feuilles sans feu et sans sel, dans lesquelles il a voulu peindre nos mœurs et nos ridicules. Pour les saisir, il faut du génie et du goût; j'ignore que M. l'abbé Coyer en ait : pour les rendre avec légèreté et finesse, il faut savoir bien au juste ce qui est de bon ou de mauvais ton. Si monsieur l'abbé n'en connaît que le dernier, c'est sans le savoir. Cependant je ne serais pas étonné que ces bagatelles fussent regardées comme quelque chose dans la province et dans certains quartiers de Paris. Chaque quartier a ses beaux-esprits, et, si M. l'abbé Coyer ne réussit pas dans celui du Palais-Royal ou du faubourg Saint-Germain, il n'en est pas moins peut-être le Crébillon du Marais ou de la rue Saint-Denis. »*

Le recueil des Bagatelles morales *fut apprécié*

plus favorablement par des juges plus impartiaux, qui l'achetèrent, sur la réputation de l'auteur. Le libraire Duchesne, qui l'avait imprimé, en fit successivement quatre ou cinq éditions, sans compter les contrefaçons qu'on en publia à Francfort, à Liège, à Londres, etc. Le succès du livre fut d'abord général et de bon aloi. Mais la critique se fit entendre au milieu de ce concert d'éloges, et l'on ne vit plus que les défauts de ce qui avait été admiré comme un chef-d'œuvre. Voici une note manuscrite que nous lisons en tête d'un exemplaire de l'édition de 1757 : « *L'abbé Coyer, de Franche-Comté, est auteur de cet ouvrage, qui a d'abord plu; mais il a beaucoup perdu à l'examen : le ton plaisant ne peut pas toujours se soutenir, et le vrai moyen d'instruire ne se trouve ni dans l'ironie ni dans la critique la plus outrée. Quoi qu'il en soit, M. l'abbé Coyer a le mérite de la bonne intention.* » *L'abbé Voisenon, qui certainement n'aimait pas l'abbé Coyer, le traite fort mal dans ses* ANECDOTES LITTÉRAIRES, *qu'on ne publia qu'après sa mort, dans ses œuvres complètes :* « *Il a commencé par donner des frivolités, telles que* L'ANNÉE MERVEILLEUSE, LE VOYAGE DE L'AMIRAL ANSON DANS L'ÎLE FRIVOLE, etc.; *cela lui a valu de l'argent. Il a composé* LA NOBLESSE COMMERÇANTE; *cela lui a valu quelque réputation. Il a donné l'*HISTOIRE DE SOBIESKI, *cela lui a valu la Bastille. Ensuite il a voyagé et est revenu, et ferait bien de repartir.* »

Dom Louis-Mayeul Chaudon, qui avait été bénédictin, avant de quitter son couvent pour suivre la carrière des lettres, connaissait sans doute l'abbé Coyer, auquel il a consacré une bonne notice dans le Nouveau Dictionnaire historique, *qu'il faisait réimprimer en 1803. Voici ce qu'il dit des* Bagatelles morales : *« Il y a de la légèreté, de la finesse, de l'agrément dans quelques pièces de ce recueil ; mais, l'ironie étant la figure favorite de l'auteur, le ton en est monotone, et les plaisanteries sont amenées quelquefois de trop loin. On voyait dans les écrits de l'abbé Coyer, comme dans sa conversation, un effort continuel pour être agréable : c'est le plus sûr moyen de ne pas l'être ou de ne l'être pas longtemps. » Weiss s'est rangé à l'avis du P. Chaudon, dans un excellent article de la* Biographie universelle, *de Michaud ; nous ne pouvons mieux faire que d'accepter le jugement de ce savant et judicieux biographe de l'abbé Coyer. « Il se fit d'abord connaître par de petites brochures, dit Weiss, écrites avec légèreté et finesse, et qui, sous l'apparence de la frivolité, contenaient de sages leçons. Ces brochures, recueillies sous le nom de* Bagatelles morales, *furent jugées, lorsqu'elles parurent, avec un enthousiasme qu'elles étaient loin de mériter, et, peu après, critiquées avec une amertume non moins déplacée. L'abbé Coyer n'était ni un penseur profond, ni un grand écrivain, mais il avait l'esprit orné. Son style, déparé par*

trop de néologismes, est facile et agréable; il saisit assez bien les ridicules et les rend quelquefois d'une manière piquante. Sa manière n'est pas celle des maîtres; ses tableaux sont petits et sa touche est mesquine; il amuse plus qu'il n'instruit, mais enfin il amuse. »

L'abbé Coyer n'en est pas moins un observateur très perspicace, un satirique très délicat, un moraliste très ingénieux, un écrivain très original. Son recueil des Bagatelles morales *a passé longtemps pour un chef-d'œuvre. C'est du moins un petit chef-d'œuvre, qui, après avoir eu la plus grande vogue, est maintenant presque inconnu. Nous ne le réimprimons pas en son entier, d'autant plus que l'auteur l'avait augmenté de telle sorte qu'il dut en faire deux volumes, au lieu d'un. On atténue, d'ailleurs, les défauts d'un ouvrage que l'on réduit de moitié.*

Gabriel-François Coyer était né à Baume-les-Dames, en Franche-Comté, le 18 *novembre* 1707. *Il fit ses études chez les Jésuites de Porentruy et entra dans la Compagnie de Jésus, mais il ne tarda pas à en sortir. Il avait le goût des lettres, et il vint à Paris pour donner satisfaction à ce goût dominant, mais il n'eut pas besoin de vivre de sa plume : il fut chargé de l'éducation du jeune prince de Turenne, depuis duc de Bouillon, et, cette éducation faite, il conserva l'affection et la reconnaissance de son élève, qui lui assura d'honorables moyens d'existence. Ce*

fut alors seulement qu'il s'essaya dans les pièces volantes qu'on faisait circuler, sans y mettre son nom, parmi la jeunesse des cafés, des théâtres et des promenades publiques. Ces publications facétieuses et satiriques lui rapportèrent beaucoup d'argent, comme le dit Voisenon, mais elles ne le firent pas connaître, parce qu'elles étaient anonymes. Malgré la frivolité de ses écrits, il aspirait à devenir membre de l'Académie française, et il ne cessa jamais de poursuivre ce but, qui semblait toujours reculer devant lui, à mesure qu'il publiait de nouveaux ouvrages. Son titre et son habit d'abbé ne faisaient pas obstacle à ses relations littéraires, et, s'il ne devint pas membre de l'Académie française, il fut plus tard membre de l'Académie des Arcades de Rome, de la Société royale de Londres et de l'Académie de Nancy.

Il s'était détaché peu à peu de tous ses liens religieux, quoiqu'il fût ordonné prêtre depuis son entrée dans la Compagnie de Jésus, et, à force de fréquenter les philosophes, il avait fini par se regarder comme un des leurs; mais cependant il n'alla jamais jusqu'au scepticisme et à l'incrédulité en matière de religion, comme le prouve sa LETTRE AU PÈRE BERTHIER SUR LE MATÉRIALISME (1759), *dans laquelle il s'efforce de défendre Voltaire et d'autres écrivains célèbres, qu'on accusait d'être matérialistes. Son* HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, ROI DE POLOGNE (1761), *lui causa des désagréments et motiva même une espèce de per-*

*sécution contre lui, puisque une lettre de cachet l'envoya, pendant quelques jours, à la Bastille. Voltaire écrivait, le 1er avril 1761, au comte d'Argental : « Est-il bien vrai que l'abbé Coyer soit exilé et que son approbateur soit en prison? Eh! pourquoi? Qu'a-t-on vu ou voulu voir dans l'*HISTOIRE DE SOBIESKI *qui puisse motiver cette sévérité? S'agit-il de religion? La fureur du fanatisme a-t-elle pu être portée jusqu'à trouver partout des prétextes de persécution? Que diront nos pauvres philosophes? Dans quel pays des singes et des tigres êtes-vous? » Dans une autre lettre du 2 avril 1761, au même : « Ayez la bonté de m'apprendre ce que c'est que la déconvenue de cet abbé Coyer. Il m'intéresse infiniment. C'est un de nos frères. » Voltaire avait reçu des lettres de l'abbé Coyer, car il écrivait, à son sujet, le 6 juillet de la même année : « Si l'abbé Coyer parle comme il écrit, il doit être fort aimable. »*

L'abbé Coyer avait pris fait et cause pour la philosophie et les philosophes, surtout pour Voltaire. Après la représentation de la comédie des PHILOSOPHES *de Palissot, il fit imprimer, à l'étranger, deux factums assez mordants et très spirituels contre l'auteur de cette virulente comédie et contre les comédiens qui l'avaient jouée :* LETTRE SUR LA SATYRE CONTRE LES PHILOSOPHES, REPRÉSENTÉE PAR UNE TROUPE QU'UN POÈTE PHILOSOPHE (*Voltaire*) FAIT VIVRE, ET APPROUVÉE PAR UN ACADÉMICIEN (*Crébillon père*) QUI A DES

PHILOSOPHES POUR COLLÈGUES (*Athènes, chez le libraire anti-philosophe,* 1760, *in*-12), *et* DISCOURS SUR LA SATYRE DE LA COMÉDIE DES PHILOSOPHES. *On comprend que Voltaire devait être impatient de faire connaissance avec l'abbé Coyer : aussi l'invita-t-il à venir à Ferney, et notre abbé ne se fit pas prier pour se rendre à cette invitation. Il fut tellement charmé de son séjour chez Voltaire qu'il ne voulait plus partir de Ferney et qu'il se promettait d'y revenir souvent. Voltaire, effrayé du projet de l'indiscret abbé, le déconcerta par cette réponse si connue : « Monsieur l'abbé, savez-vous la différence que je trouve entre don Quichotte et vous? C'est qu'il prenait les auberges pour des châteaux, au lieu que vous prenez les châteaux pour des auberges. »*

L'abbé Coyer ne lui garda pas rancune de cette épigramme peu hospitalière, et il continua de se faire son champion et celui des philosophes. Lorsque parut, en 1766, *une cruelle satire contre J.-J. Rousseau, intitulée :* LETTRE AU DOCTEUR PANSOPHE, *Voltaire attribua cette lettre à l'abbé Coyer; il écrivait à Mme Du Deffant, le* 22 *novembre* 1766 : « *La* LETTRE AU DOCTEUR PANSOPHE, *Madame, est de l'abbé Coyer, j'en suis très certain, non seulement par ceux qui en sont certains et qui me l'ont assuré, mais parce qu'ayant été au commencement de l'année en Angleterre, il n'y a que lui qui puisse connaître les noms anglais qui sont cités dans cette* LETTRE.

Je connais, d'ailleurs, son style; et, en un mot, je suis sûr de mon fait... Je me ferais sans doute honneur de cette Lettre, *si elle était de moi : il y a des choses charmantes et de la meilleure plaisanterie.* » *L'abbé Coyer ne se défendit pas trop vivement de l'attribution de la* Lettre au docteur Pansophe, *que Voltaire ne jugeait pas indigne de lui, mais on ne tarda pas à savoir que Borde, de l'Académie de Lyon, en était l'auteur. Voltaire lui écrivit, le* 15 *décembre* 1766 : « *L'abbé Coyer me jure qu'il n'est point l'auteur de la* Lettre au docteur Pansophe. *C'est donc vous qui l'êtes? Il n'y a certainement que l'un de vous deux qui puisse l'avoir écrite.* »

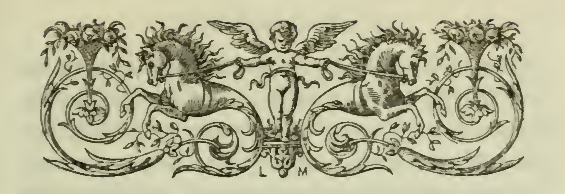
Voltaire faisait donc grand cas du talent de l'abbé Coyer et lui reconnaissait un charmant style. Nous nous inclinons devant l'opinion et le jugement de Voltaire, en remettant au jour le meilleur ouvrage de l'abbé Coyer.

Ce littérateur aimable, plein de bon sens et de malice, mourut à Paris, le 18 *juillet* 1782.

P.-L. Jacob, bibliophile.



BAGATELLES MORALES



LE

SIÈCLE PRÉSENT

ENTENDRAI-JE toujours déplorer la décadence du siècle? « Les arts, les sciences, le goût, les talens, les vertus, tout s'affoiblit, tout tombe. » Voilà ce qui se dit et s'imprime. Les étrangers ne nous croiront que trop sur notre parole. S'il n'y avoit que les vieillards qui fissent l'éloge du passé, on ne s'alarmeroit pas sur le présent, mais le cri devient général : « Où sont ces citoyens illustres, ces génies en tout genre, qui élevèrent la France au-dessus des nations? » Toujours citer nos pères! Nous les valons bien, nous valons mieux.

« Voyez, me dit-on, dans la capitale, tous les monumens qui l'embellissent : à qui les doit-elle? » Et moi, je dis : « Jetez les yeux sur les plans que nous

formons : hôtel de ville, qui changera sa barbarie gothique en beauté romaine ; un grenier public, où l'abondance et l'architecture se donneront la main ; des salles de spectacle mieux entendues et plus noblement construites ; une colonnade, où, à l'exemple d'Athènes, nous placerons les statues de nos grands hommes ; ce centre de la ville élargi et aligné, ces fontaines décorées qui verseront leurs eaux dans de grands bassins, ces quais continués qui iront chercher la Seine à l'autre extrémité de Paris, ces ponts débarrassés de maisons, ce boulevard poussé au midi pour enfermer la ville dans un jardin continu. Voilà ce que nous projetons depuis que nous occupons le théâtre ; et fussions-nous encore le reste du siècle à projeter, ce ne seroit pas trop pour de si grandes choses. Le temps amènera tout, et nous trouverons des Mansards et des Perraults : ils sont trouvés, ils s'essayent tous les jours sur les palais de la finance, bien supérieurs aux hôtels des princes dans le dernier âge. Donc, l'architecture publique aura la même supériorité.

« Mais, lorsque le génie de l'architecture prenoit un si grand vol, la peinture s'élevoit aussi haut. On a vu sous le même règne plus de trente peintres d'une grande réputation. »

Que veut-on dire ? Manquons-nous de peintres ? Entrons dans le Salon où l'on expose les ouvrages de chaque année : que de pastels ! Eh ! qu'importent

les batailles d'Alexandre ou les victoires de Louis XV, objets que nous connoissons assez? Ne vaut-il pas mieux nous montrer des personnages grotesques et nouveaux? On aime à deviner, on aime à rire : « Quel est l'inconnu représenté dans ce portrait? Comment se nomme ce bouffon qui grimace? » Voilà ce qui s'appelle tirer les citoyens de l'obscurité. Qu'on ne croie pas cependant que nous abandonnions l'histoire : elle se promène sur les équipages.

Cette envie de louer les pères aux dépens de leur postérité s'étend à tout : Corneille, Racine, Molière, Quinault, Lulli! Voilà de beaux noms, j'en conviens; cependant il n'en est pas moins vrai que nous nous sommes ouvert sur nos théâtres des sources de plaisir qu'ils ne connoissoient pas : les contes des fées mis en action, les comédies pathétiques, les feux d'artifice, les bouffons lyriques, les marionnettes mêmes, ennoblies pour le boulevard. D'ailleurs, ces pères du théâtre étoient-ils de vrais génies? Copistes de Sophocle, d'Euripide, de Plaute, de Térence, dramatiques très surannés avec lesquels nous ne lions pas connoissance. Nous tirons tout de notre propre fonds, et ce fonds est inépuisable. Qu'on interroge le sénat comique : il répond que son embarras est de régler les rangs entre les auteurs qui se battent pour occuper la scène.

Veut-on apprécier au juste les talens du théâtre? Qu'on examine le degré de chaleur qu'ils répandent

dans le public. *Le Prince de Salerne* a eu des représentations sans nombre ; *l'Oracle* ne finissoit pas, et on le conjuroit de parler encore. Molière ne vit pas autant d'empressement pour *le Tartuffe* et *le Misanthrope*. Lorsque *Épicharis* a voulu paroître, tous les bureaux d'esprits, esprits de qualité surtout, l'ont annoncée magnifiquement ; la ville et la cour ont soupiré pour la voir. Heureux qui a trouvé place ! On douta parmi nos pères si *Athalie* pourroit soutenir le grand jour.

L'Opéra, depuis Lulli, a-t-il gagné ou perdu ? Il a gagné sans doute. Quel est ce trouble universel ! Tous les visages changent, tous les yeux s'allument, toutes les voix s'élèvent, je n'entends qu'un cri... « Avez-vous lu ? C'est un cynique atrabilaire, un frénétique, un monstre! O terre ! ô ciel ! qu'il soit banni, qu'on le mette en pièces !... — Expliquez-vous, qu'a-t-il fait ? je tremble pour la patrie... — Il a écrit que nous ne chantons pas bien... » Rien ne marque autant la sublimité des talens que cette sensibilité extrême, cet enthousiasme général.

Non, non, ne craignons pas de rougir en rencontrant nos aïeux dans la carrière de l'esprit. Opposons-leur avec sécurité nos fabulistes, nos romanciers, nos faiseurs de caractères, nos satiriques, nos orateurs, nos savans. Point de détails ni de discussions : elles ne sont pas faites pour une nation qui pense à la hâte. Mais il est des règles

sûres pour juger en gros entre deux générations. Il y a plus d'esprit, plus de lettres, plus d'érudition, plus de science, dans celle où il se trouve plus de libraires, plus d'écoles publiques, plus d'académies, plus de cercles de savantes. Or, tous ces magasins d'esprit ont doublé, triplé de nombre. Sous Louis XIV, il étoit assez ordinaire que le fils du laboureur cultivât la terre, que celui de l'artisan ne connût que ses mains ; aujourd'hui ils disputent de religion, figurent au barreau ou prononcent aux spectacles : nos terres et nos manufactures en souffrent un peu, qu'importe? L'esprit a gagné l'État. Il a fallu donner une académie à chaque province ; bientôt chaque bourgade aura la sienne. Lorsque la reine des académies appuya son trône sur quarante colonnes, elle crut que ce petit nombre cadreroit avec tous les siècles, elle ne prévoyoit pas la fécondité du nôtre : que d'apprentis frappent à sa porte ! Elle avoit des idées qui n'étoient propres qu'à décourager les talens ; elle disoit que l'éloquence devoit persuader et toucher, la poésie instruire et plaire. Combien d'orateurs et de poètes n'osèrent se produire ! Ils ont vécu trop tôt. Nous leur apprendrons à se chamarrer de figures, de métaphores, d'antithèses et d'agrémens de toute espèce ; à persuader indépendamment des raisons, à plaire sans créer des idées. On se désabuse avec le temps : des imaginations gigantesques compa-

roient l'éloquence à un torrent qui entraîne tout avec grand bruit : nos ruisseaux qui murmurent sous des fleurs ont bien d'autres charmes. La poésie étoit un feu divin qui embrasoit les âmes : nous avons laissé éteindre ce volcan terrible, et nos artificiers tirent des fusées sur le Parnasse. Il me semble voir Bossuet ou Corneille à l'ouvrage : quelle agitation! quel tourment! quelles convulsions! L'âge d'or revient parmi nous, nous accouchons sans douleur, notre prose coule doucement, et nos plus jeunes poètes font des vers de sang-froid.

Lorsqu'on peut arriver par des routes faciles, est-ce un mérite de s'embarrasser dans des sentiers épineux? Étoit-il fort nécessaire de distinguer l'*imitation* du *plagiat* ? Boileau, pour s'approprier l'or d'Horace ou de Juvénal, le tiroit de la mine et le travailloit; nous le prenons tout fait. On estimoit des pédans qui pâlissoient sur Homère et Démosthène : nous nous amusons quelquefois avec cette antiquité devenue françoise, sans nous donner le pénible ridicule d'être hérissés de grec. Cherchoit-on une science, on fouilloit laborieusement dans les sources pour l'embrasser tout entière : les journaux, les dictionnaires, les almanachs, nous la donnent en découpures; en prend qui veut et d'un air désoccupé. Il n'y avoit alors que les gens de qualité qui sussent tout sans avoir rien appris ;

le privilège n'est plus exclusif : on court les bureaux d'esprit, les jolis soupers, les spectacles, et on est étonné de se trouver auteur. On étoit persuadé que pour faire un livre il falloit avoir quelque chose de nouveau à dire ; tous les jours nous en voyons éclore qui étoient déjà nés. Cette surabondance de science reflue sur le sexe. Il n'écoute plus, il parle, il disserte, il prononce, il compose.

Mais un mot décide. Qui donne le prix des lettres et des sciences à nos anciens ? *Le public,* direz-vous. Moi, je m'en tiens au jugement des gens du métier : or, les gens du métier, les auteurs (excepté trois ou quatre qui tiennent au dernier âge et qui y ressemblent trop pour n'être pas suspects), tous se couronnent les uns les autres. Apprenons à juger d'après les vrais connoisseurs. En général, l'esprit de l'autre siècle manquoit d'une qualité essentielle : il n'étoit pas subtil, il ne saisissoit que les grands traits ; le nôtre s'attache aux petits : nous disséquons les vertus, nous analysons les sentimens ; nous fendrions un cheveu en quatre. On écrivoit, et il ne falloit, dans le lecteur, que du bon sens pour comprendre : la finesse est devenue nécessaire ; souvent l'auteur ne s'entend pas lui-même, il se devine. On n'employoit la métaphysique que dans les disputes d'école : nous l'appliquons à d'autres usages ; elle peint les mœurs, elle se fâche

ou s'attendrit dans les passions, elle embellit nos comédies et nos chansons.

Parmi les reproches qu'on nous fait, un seul me paroît mériter attention. On dit que nous mêlons les styles; que La Fontaine dans ses fables étoit toujours naïf, Rousseau dans ses odes toujours sublime, et que nous sommes sujets à détonner. Un distillateur ordinaire fait des liqueurs simples qui n'ont qu'un goût; un grand artiste en compose qui ont tous les goûts; ils étoient rares chez nos pères, ces grands distillateurs d'esprit; ils sont fréquens parmi nous : être *bel esprit* n'est plus une distinction.

Esprits vulgaires, vous objectez que cette fièvre épidémique peut préjudicier au commerce; que Carthage n'avoit point de lycée, Athènes point de douane. L'une et l'autre avoient tort. Le commerce est le nerf de l'État, comme l'esprit en fait l'ornement; il s'agit de les concilier, et c'est ce qui nous réussit. On croit nous fermer la bouche quand on dit que nos pères donnèrent naissance aux draps d'Abbeville et de Sedan; qu'ils perfectionnèrent les manufactures de soie; qu'ils coulèrent des glaces plus belles et plus grandes que celles de Venise; que nous leur devons les dentelles, les tapisseries des Gobelins, le fer-blanc, l'acier, la belle porcelaine; qu'en même temps on vit naître les Compagnies des deux Indes; que la mer fut couverte de vaisseaux marchands, et que tout cela fut exécuté

en six ans : c'est quelque chose. Mais compte-t-on pour rien l'exercice d'un commerce plus noble et plus fructueux? Les gens en place trafiquent de leur autorité, les grands de leur protection, le sexe de ses charmes, nos romanciers de leurs phrases. Cette dernière branche est plus considérable qu'on ne pense. On fait des ballots d'esprit pour la Hollande, la Suisse et l'Allemagne ; on en fait aussi des pacotilles pour l'Amérique. Ce commerce est tout gain, parce qu'on ne donne rien pour tirer beaucoup.

D'ailleurs, ne sait-on pas que l'industrie augmente le commerce en élevant les choses au-dessus de leur valeur ordinaire ? Un diamant travaillé est d'un autre prix qu'un diamant brut. Nous avons au moins doublé l'industrie du siècle passé. C'est surtout dans le commerce intérieur du royaume qu'elle se rend sensible : tous les *comestibles* se sont tellement perfectionnés que sur nos tables une moitié vaut ce que valoit un tout, et au delà. On n'avoit pas alors, dans les caves publiques, le secret de faire des vins de Bourgogne avec le raisin d'Orléans, et même sans raisin. Une Compagnie célèbre a donné de si bons ordres pour améliorer le café et toutes les denrées orientales que nous lui passons 50 pour 100, au lieu de 10 qu'elle gagnoit autrefois. Tous les arts, ceux qui nous habillent, ceux qui nous logent, ceux qui nous meublent, ont multi-

plié leurs profits. Ce n'est plus la matière qui coûte, c'est la façon : qu'un procureur écrive, qu'un avocat plaide, qu'un médecin fasse une ordonnance, la matière est la même qu'anciennement, mais la façon est d'un prix décuple. Nous avons de vieux citoyens qui se souviennent d'avoir été riches, et qui se plaignent d'être pauvres sans avoir perdu un sou de leur revenu. C'est leur faute : pourquoi manquent-ils d'industrie au milieu d'une nation où il y en a tant? Il en est une qui se présente aux plus stupides et qui passera sans doute de la capitale aux provinces : cent louis prêtés dans un grand besoin peuvent doubler en moins d'un an. Si cette espèce d'industrie manque aux gens de qualité faute de matière première, en voici une autre. Vous avez besoin, Marquis, d'une somme : appelez un marchand, achetez à son mot de la dorure, de la soierie, du saxe; vendez ensuite à moitié de perte, l'autre moitié vous reste : le marchand croit vous duper, il est votre dupe.

Il n'est pas surprenant qu'avec tant d'habileté nous soyons plus riches que nos pères. Un artisan en bas de soie les eût étonnés, une bourgeoise en diamans les eût fait gémir ; nos meubles valent mieux que les maisons qu'ils nous ont laissées ; qu'un financier eût bâti un des palais que nous voyons, on l'auroit taxé ou dépouillé. Paris n'avoit point d'équipages : le roi, ses généraux et ses ministres

allèrent à cheval à la conquête de la Flandre ; aujourd'hui, grâce à notre opulence, il n'est commis des vivres qui ne se rende à l'armée en chaise de poste. On respiroit dans les champs un air de simplicité qui ne donnoit pas grande idée de la nation. La table du grand Turenne étoit servie en assiettes de fer, et le marquis d'Humières fit une chose extraordinaire lorsqu'à la tranchée devant Arras il fit voir de la vaisselle d'argent.

On ne connoissoit l'or qu'en monnoie; il n'étoit employé qu'à établir des manufactures, qu'à construire des ports et des flottes, qu'à élever des monumens, qu'à circuler dans l'État. Nous le fixons, nous le travaillons, pour la magnificence ; il se transforme en cent petits meubles qui distinguent la bonne compagnie ; il enrichit nos étoffes, il brille sur nos voitures et dans nos appartemens; il a même passé aux antichambres : un laquais de l'autre siècle qui auroit tiré une montre d'or eût été arrêté comme un voleur.

Devenus plus riches, il est naturel que nous répandions davantage. Chez nos pères, la beauté sans fortune manquoit d'habit; chez nous, elle est couverte de pierreries. Chez eux, un cadet de famille étoit obligé de vivre d'une lieutenance ; chez nous, qu'il se fasse connoître d'une douairière surannée, le voilà dans l'abondance. Chez eux, les gens de livrée, après avoir vieilli dans le service,

se croyoient heureux s'ils se retiroient avec un petit nécessaire ; chez nous, ils parviennent : le portier d'un homme en place aura un portier à son tour.

Nos avantages sur eux se précipitent en foule au-devant de ma plume. Leurs hommes d'État n'occupoient qu'une place, et ils pensoient faire beaucoup s'ils la remplissoient bien. Leurs évêques ne venoient que rarement se former à la cour ; leurs prédicateurs ne savoient pas orner l'Évangile ; leurs médecins, sans équipage, n'avoient rien de joli dans le propos. Leurs chirurgiens ne parloient pas latin. Les dames titrées étoient maladroites à se fabriquer des grâces, et les bourgeoises n'empruntoient d'elles que de faux agrémens : les petits maîtres mêmes avoient un air gauche. La nature étoit ingrate : le grand Condé *naquit* général ; on s'étonna, il fut dans toutes les bouches. Nos petits seigneurs *naissent* capitaines et colonels, à peine en parlons-nous.

J'ai entendu cent fois vanter les Talon : les Bignon, les Lamoignon, les Séguier : ils regardoient les magistratures comme des objets de la plus noble ambition ; toute leur fortune n'étoit pas trop pour y monter. Notre âge est plus avisé : nous ne destinons les grandes sommes qu'à l'acquisition des places de finances ; quand tout sera financier, le bonheur sera universel, nous y tendons. Mais enfin quelle fut la gloire de ces héros de Thé-

mis? On vit naître de leurs travaux le Code de la marine, celui du commerce, les Statuts pour les manufactures, l'Ordonnance criminelle et civile ; ils réformèrent les lois. Encore un pas, ils faisoient un très grand mal : ils détruisoient la chicane ; elle a bien augmenté de forces ; les détours du labyrinthe se sont multipliés sous notre génie ; l'art d'éterniser les procès est trouvé, tout le monde le voit ; mais ce que tous les yeux ne voient pas, c'est que la chicane, au degré où nous l'avons portée, est un bien plus grand que la réformation des lois. On ne guérit efficacement les passions des hommes qu'en les tournant contre eux-mêmes. Les citoyens comprendront enfin que demander justice c'est se ruiner. On dit plus que jamais qu'il est plus sage de se laisser dépouiller d'une partie que de perdre le tout ; cent propos pareils qui annoncent le dégoût des procès : on ne plaidera plus.

Ce n'est pas tout. Nous avons banni une foule de préjugés qui tourmentoient nos aïeux. Ils croyoient que la protection ne donnoit pas le mérite ; que pour être marquis il étoit nécessaire d'avoir un marquisat ; qu'avant que de galonner, il falloit avoir des habits ; que les dettes du jeu n'étoient pas les seules dettes d'honneur ; que les offres de service devoient signifier quelque chose ; qu'un citoyen n'épousoit que pour lui ; qu'une duchesse se déshonoroit aussi facilement qu'une bourgeoise.

Ils prenoient au tragique cent choses qui nous amusent : la liberté réciproque dans le lien conjugal, les inclinations d'arrangement, les conquêtes bruyantes des hommes à bonnes fortunes, la profusion d'un traitant, la mollesse d'un militaire, la frivolité dans les grandes places, le talent d'être méchant avec esprit, l'art de donner des ridicules, les plaisanteries sur la religion.

Nous avons de la religion plus qu'ils n'en avoient. Le Sage dit que « la langue parle de l'abondance du cœur ». La religion n'est-elle pas le sujet de toutes les conversations, le propos le plus à la mode? Il est à craindre qu'on ne se rouille sur les habits de goût, les vernis, les boîtes émaillées ; dissertations vraiment intéressantes pour un cercle. Les filles de Port-Royal parurent tout à fait singulières lorsqu'elles commentèrent le catéchisme ; aujourd'hui, curés et évêques sont aux prises avec des nonnes ou de riches bourgeoises qui leur développent, une gazette à la main, le sens de l'Écriture et des Pères.

Il est tout simple qu'avec plus de religion nous ayons plus de vertu. Nos pères avoient peut-être plus de bonne foi dans le commerce, plus de vérité dans l'amitié, plus de fidélité dans leurs promesses, plus d'entrailles pour les malheureux, plus d'amour pour le bien public; vertus de paganisme, disent fort bien nos prédicateurs : vertus qu'admiroient Athènes

et l'ancienne Rome. Mais nous avons plus de vertus chrétiennes : ce sont les seules bonnes. « Heureux ceux qui sont doux et traitables ! » dit l'Évangile. On nous croiroit pétris de cire et de miel. « Heureux ceux qui ont soif de la justice ! » Notre langue s'attache à notre palais à force de l'appeler. « Heureux les pauvres ! » Nous faisons mieux, nous endurons la faim sur des tas de blé, et, quoique, pour l'honneur de la nation, nous nous couvrions de soie, d'or et de pierreries, nous nous refusons cent choses nécessaires. « Heureux ceux qui pleurent ! » Nous regardons tout autour de nous, et, sortant de notre caractère national, nous oublions de chanter et de rire.

Il est une vertu que tous les fondateurs d'ordres religieux appellent à juste titre *la vertu des anges* : c'est le célibat. Nos pères en connoissoient bien peu la sublimité. Colbert osa encourager le mariage, et il fut généralement applaudi ; on exempta de la taille pour cinq ans les gens de campagne qui s'établiroient à vingt ans, et pour toujours un père de famille qui auroit dix enfans. Nous avons abrogé ce règlement profane. Si nos laboureurs se marient encore, c'est en moindre nombre, et ils craignent de multiplier. Cet amour du célibat fait encore plus de progrès dans les villes. On y voit quantité de vierges de trente ans et de garçons de cinquante. On ne marie que les

aînés, de peur que la nation ne périsse tout à fait ; encore faut-il qu'ils aient un nom à soutenir ou quelque maniement de deniers publics.

Enfin, plus j'accumule nos avantages, plus j'en découvre, et je ne finis que parce qu'on finit même de louer un Crésus à sa table. Si j'osois dire que nos pères avoient de plus belles perruques, des habits plus élégans, des meubles plus recherchés, des équipages plus lestes, une danse plus légère, un meilleur ton de complimens, on me lapideroit. Il y a mille bouches et autant de plumes qui publient que leur architecture étoit plus noble, leur pinceau plus fort, leur éloquence plus mâle, leur poésie plus naturelle, leur commerce plus florissant, leurs entreprises plus vastes, leur génie plus élevé, leurs héros plus grands ; et on n'interdit pas le feu et l'eau à ces mauvais citoyens, qui nous arrachent nos lauriers pour en couronner des ombres qui ne s'en soucient pas !





L'ANNÉE MERVEILLEUSE

On a beau dire, l'astrologie est une vraie science. L'univers en sera convaincu par la merveille des merveilles. Les hommes seront changés en femmes, et les femmes en hommes. Ce sera le premier août de l'année courante qu'arrivera cette étonnante métamorphose, jour de la conjonction des cinq planètes qui se cherchent dès la naissance du monde, sans avoir pu encore se rencontrer.

Les anciens ont prévu ce grand événement, ils ont été sifflés : les rieurs vont être pour eux. L'Égypte l'avoit gravé sur un obélisque en caractères hiéroglyphiques : un forgeron donnoit son marteau à une femme, et la femme lui tendoit sa quenouille. Thalès de Milet, qui avoit connoissance de cet hiéroglyphe, après y avoir appliqué les calculs astronomiques, s'écrie : « Les hommes fileront donc, et les femmes forgeront. » Anaximandre, persuadé par son

orgueil qu'un homme étoit plus qu'une femme, exprime cette transformation en termes algébriques : « Alors, dit-il, la quantité négative sera changée en quantité positive, le moins en plus, et le plus en moins. » Le divin Platon ne se contente pas d'annoncer ce prodige, il en décrit encore les préludes : « La nature, ce sont ses paroles, commencera son ouvrage par la partie la plus difficile; avant de changer les corps, elle changera les idées et les inclinations. »

Ouvrons les yeux, suivons la nature, et nous apercevrons les progrès qu'elle a déjà faits. Ne voyons-nous pas que le goût de la parure se perfectionne dans les hommes? Autrefois les dames étoient seules à leur toilette; aujourd'hui le magistrat quitte Bartole, le guerrier Polybe, l'abbé les Docteurs de la loi, pour y voler. Respectons la nature : c'est un avant-goût de leur prochaine transformation qui les mène; ils vont à l'école, et ils professent déjà avec distinction dans les cercles : paroli aux rubans, aux pompons, aux aigrettes, à toutes les modes. Ils vont plus loin, ils exercent cet art avec une patience qui m'impatienta beaucoup l'autre jour. J'avois à parler à un juge de vingt-cinq ans, je voulois du particulier; on l'habilloit; il me convint d'essuyer tout le spectacle, qui consomma plus de temps qu'il n'en falloit pour rapporter mon affaire; je crus qu'il étoit assigné chez

une duchesse pour faire assaut de frisure et d'odeurs. Un parfumeur m'assure qu'il débite de l'eau de miel, de l'ambre, de la poudre à la maréchale, autant pour homme que pour femme. Les hommes se flattent-ils d'être hommes encore longtemps?

Ne voyons-nous pas que la minutie les amuse, que la minauderie leur devient naturelle, que la tracasserie les gagne, que le caprice s'empare de leur être? Nous poussons jusqu'aux vapeurs : je tirai dernièrement mon flacon pour un seigneur à qui son intendant rendoit des comptes ; et, si toutes ces altérations ne se montrent pas encore si sensiblement dans les hommes du peuple, c'est que ces masses grossières ne sont pas si dociles au ciseau de la nature. Le temps amènera tout.

Que désormais notre surprise cesse donc en voyant des individus mâles, en boucles d'oreilles, faire de la tapisserie, donner audience dans leur lit à midi, interrompre un discours sérieux pour converser avec un chien, parler à leur propre figure dans une glace, caresser leurs dentelles, être furieux pour un magot brisé, tomber en syncope sur un perroquet malade, dérober enfin à l'autre sexe toutes ses grâces. Une puissance supérieure l'a voulu : les goûts sont changés ; et comment ne le seroient-ils pas, puisque les idées le sont, puisque les facultés de l'âme sont attaquées?

On ne peut plus le dissimuler, le bon sens dans

les hommes tourne en saillies, la mémoire en magasin de menus propos, l'imagination en feux d'artifice. Ils parlent, ils écrivent si légèrement, qu'ils semblent n'avoir rien écrit, ni rien dit, ou, s'ils disent, ils disent trop. Ce qui n'est qu'un peu difforme est *à faire horreur;* ce qui est médiocrement bon est *délicieux;* ce qui n'est qu'ébauché est *du dernier parfait;* en bien ou en mal, ils escaladent tous les superlatifs : ils sont *enchantés, comblés, furieux,* sur des choses qui n'auroient pas causé la moindre émotion dans leurs aïeux, mais seulement dans leurs aïeules.

Critiques impitoyables, en qui la nature n'a peut-être pas encore tant avancé son ouvrage, ne croyez pas vous soustraire à son pouvoir : il est juste qu'elle commence par les importans de l'espèce; supportons nos frères, bientôt nous leur ressemblerons; nous serons femmes, et, par contre-coup, les femmes se changeront en hommes. Nous en voyons aussi des symptômes trop évidens pour nous refuser à cette créance.

Trois choses surtout avoient paru distinguer notre sexe du leur : *Parler peu, penser beaucoup,* et *dominer.* Ces attributs ont passé aux femmes. Elles parlent moins. Dernièrement, dans un cercle, j'en comptai six qui ne desserrèrent les lèvres que pour rire, tandis que deux élégans marquis, pirouettant de l'une à l'autre, composoient un diction-

naire. On remarquoit pourtant, à leurs discours, qu'ils n'avoient pas l'âge de raison : que feront-ils quand leurs organes auront plus de consistance? L'église, on ne le croiroit pas, est un lieu qui met la langue en mouvement, puisqu'on y voit communément les cavaliers avoir cent choses à se dire. Les dames s'y taisent; mais ce sont les maris principalement qu'il faut consulter en cette matière. Ils conviennent assez généralement que, hors les occasions de demander et de quereller, leurs moitiés n'ont rien à leur dire, et dans les compagnies on s'aperçoit qu'elles gardent le silence, à moins qu'il ne faille corriger les défauts du prochain.

Si elles parlent moins, elles pensent davantage. Les hommes étoient en possession de juger les livres; aujourd'hui, c'est au tribunal des femmes qu'ils prennent de la valeur, ou tout au moins la juridiction est partagée. Ce ne seroit rien : elles sont auteurs; la poésie légère n'est plus qu'un jeu de leur première jeunesse; elles ont embouché la trompette de Milton; elles laissent aux hommes la fabrique des romans, pour donner des modèles de lettres et des anecdotes sur l'histoire; elles ont même forcé le sanctuaire des sciences. Est-on encore étonné de les voir, la sphère dans une main et le compas dans l'autre, mesurer ou arranger le monde; de les voir anatomiser l'âme ou fouiller dans le sein de la matière pour y trouver des *mo-*

nades et accréditer Leibnitz? Si elles nous parlent Grâce, Prédestination, si elles commentent saint Augustin, un moliniste de mauvaise humeur nous dit que c'est l'*esprit infernal* qui les guide. Qu'est-il besoin de recourir à un inconnu? Il parleroit juste en disant que c'est l'esprit de l'homme qui s'empare de la femme. D'ailleurs, leur jugement devient si solide que la plupart des emplois et des dignités se distribuent à leur gré : excellente qualité pour les mener à la domination.

Elles dominent, en effet : il est de notoriété que nos jeunes gens ne sont que des pendules où les femmes marquent les heures, celles du jeu, du spectacle, de la promenade, des grands et des petits soupers : l'âge mûr ne se soustrait pas à cet empire, ni l'importance des emplois. Une fille de seize ans dit à un homme de quarante : « Au lieu d'examiner dans votre cabinet si ce malheureux conservera sa fortune ou la perdra, regardez-moi tous les jours pendant plusieurs heures » ; il la regarde : « Aimez-moi plus que votre femme » ; il y consent : « Ruinez-vous pour moi » ; il se ruine. Les autels et le notaire avoient semblé assurer aux maris la domination : la nature franchit la barrière et donne aux femmes le premier rôle. On va voir *Madame*, faire la partie de *Madame ; Madame* est servie! le mari peut s'absenter : c'est un personnage qu'on double aisément.

Cet empire domestique les conduit par degrés au gouvernement des États. La nature a bien su ce qu'elle faisoit en inspirant aux législateurs, en vue de la grande métamorphose, de faire tomber les couronnes en quenouille. Le sexe occupe déjà deux trônes en Europe : par les lois, si les conjonctures s'étoient trouvées, il en occuperoit six, et une sage république vient tout récemment de lui déférer le stathoudérat. Aussi les dames ignorent-elles aujourd'hui les détails de ménage : ont-elles tort, si la nature les élève au-dessus d'elles-mêmes?

On peut ajouter un quatrième distinctif qui a passé également aux femmes. L'homme n'a jamais voulu être gêné dans ses amours ; ou les lois lui ont permis plusieurs femmes, ou il se les permet lui-même. Les femmes, au contraire, attachées à un seul mari, s'y tenoient assez fidèlement ; mais, en approchant de leur transformation, elles ont élargi leur cœur et étendu leur liberté.

Voilà donc les idées et les inclinations changées dans les deux sexes : le plus fort est fait, il a fallu du temps, mais le changement des corps sera l'affaire d'un moment ; je me trompe peut-être, car des connoisseurs prétendent que la nature a déjà frappé les premiers coups. « Il est évident, disent-ils, que la constitution de l'homme s'affoiblit ; ses pieds n'ont plus de force ; il passe sa vie sur un lit, dans un fauteuil, ou dans un carrosse : encore est-

il souvent excédé. S'il en est nombre qui marchent encore, on sent bien que c'est un parti violent arraché par l'infortune ; les riches ne marchent plus : aussi a-t-on abandonné la paume, le mail, et tous les jeux qui demandent des pieds et des bras. On ne peut plus supporter le vin, la mesure de nos pères est retranchée de moitié, il faudra taxer l'eau. On devient également incapable de nourritures solides : heureusement les cuisiniers ont imaginé des sublimés de viande et de crèmes; encore deux repas surchargent-ils. Rien de si commun que d'entendre dire à des vieillards de vingt ans qu'ils sont usés, et ils n'ont rien fait ; ils sont réduits à payer des mains pour les habiller. Avec tant de foiblesse, comment partir pour la guerre ? Le remède est trouvé : on court la poste entre deux draps.

Il y a longtemps que cette foiblesse travaille à dépeupler la terre. Qu'on lise l'histoire : on ne trouve pas la cinquantième partie des habitans qui y étoient du temps de César; et, si la fécondité se perd, ce qu'on remarque surtout dans les premières familles, où à peine compte-t-on un héritier, n'est-ce pas parce que la nature, dans la crise où elle se trouve aujourd'hui, devient équivoque ? Il suffit pour ses vues qu'il y ait encore des moitiés et des quarts d'hommes. Enfin, soit qu'on examine en nous le genre nerveux, qu'on nous me-

sure ou qu'on nous pèse, on trouve bien du déchet d'âge en âge; et, si les anciens Gaulois revivoient, ils demanderoient, à l'étiquette de nos visages, « pourquoi nous portons barbe ». Il leur seroit aisé de nous faire ce mauvais compliment : ils étoient éloignés de plus de dix siècles de la grande métamorphose, et nous y touchons.

Mais, à mesure qu'un sexe s'affoiblit, l'autre prend des forces. Qu'on le nomme encore le *beau sexe :* Adonis de la nation, ce n'est pas la peine de lui disputer ce titre pour le peu de temps qui lui reste à en jouir; mais qu'on ne le nomme plus le *sexe foible.* La Champagne convient que son commerce est plus soutenu aujourd'hui par les femmes que par les hommes : ce vin pétillant ne mousse que pour elles. Les liqueurs, qui ont plus de force, trouvent leur estomac encore plus fort. Menez-les d'un festin à un bal, elles passent la nuit dans un mouvement perpétuel; un robuste artisan en seroit anéanti. Elles sentent si bien la force qui croît en elles qu'elles ont quitté la défensive : elles attaquent. Il est vrai que ce courage mâle n'a encore gagné que le haut et le bas étage; mais, lorsque le feu est au premier et au cinquième, le milieu de l'édifice n'est pas loin de l'embrasement. Et je ne sais si, en ôtant l'enduit de couleurs qu'elles s'appliquent, nous n'apercevrions pas des signes de force sur leur visage, leur peau s'épaissir,

leurs traits grossir et la barbe germer. N'est-ce point l'envie de cette découverte qui engage tous ces gens à lunettes à les observer si curieusement dans les spectacles? Les nuances se frapperont, laissons faire la nature. Si les âmes sont changées, les corps ne résisteront pas à son action victorieuse; je le répète : le premier août, les femmes demanderont des chapeaux et les hommes des cornettes.

Gardons-nous de rire lorsque nous verrons une bourgeoise plaider au Châtelet et son mari monter une garniture; une femme de l'ancienne robe prononcer des arrêts et un président faire des nœuds; une comtesse donner un mandement et un prélat en couches; une duchesse au Conclave et un cardinal demander le tabouret.

Apprenez, rieurs imprudens, que la nature ne fait rien de ridicule, et voici de quoi vous donner du sérieux, mêlé d'une joie respectueuse : apprenez qu'elle se sert de cette transformation pour rendre la liberté et la tranquillité à l'espèce humaine. Aux grands maux les grands remèdes : il y a sur la terre environ quatre millions de héros, dont les uns mangent cinq sous par jour, les autres cinq louis, pour mettre tout en confusion; le fer à la main et roulant du canon devant eux, ils se rendent maîtres de notre liberté, de nos fortunes et de nos vies. Enfans de violence, votre règne est passé; vous demanderez bientôt des quenouilles, et les

femmes, quoique revêtues de votre sexe, ne ceindront pas vos épées : car il faut remarquer, avec tous les philosophes, que la nature, malgré l'étendue de son pouvoir, ne peut pas changer les essences. Or, il est évident que l'essence de la femme est la douceur; ses autres qualités peuvent bien s'altérer dans le creuset de la nature, mais l'antipathie pour l'arme à feu, pour l'arme blanche, pour tout ce qui peut tuer ou blesser, la douceur, en un mot, en sortira sans altération. C'est une caractéristique, c'est un immuable ; le sexe, malgré sa transmutation, se souviendra toujours avec complaisance qu'il fut fait pour multiplier, et non pour détruire.

De là on peut annoncer la paix générale et perpétuelle, d'autant plus que si, par une singularité contre nature, il se trouvoit sur le trône un de ces nouveaux hommes qui fût enclin à la guerre, que pourroit-il avec une armée de moutons? Un souverain qui est aimé le doit à lui-même, mais il n'est à craindre que par la force de ses sujets. Qu'on ne m'objecte pas les Amazones, l'histoire ne convient pas du fait; et, au pis aller, c'est un phénomène qui n'a plus reparu, tant il étoit contre le système général.

Cette guerre qui désole l'Europe touche donc à sa fin. Que d'équipages perdus, que de mouvemens inutiles, pour la campagne prochaine ! Peut-être, le cas d'une bataille tombant justement au

premier août, on verra deux armées, qui la veille étoient si formidables, jeter leurs armes pour courir plus légèrement aux toiles de Hollande, aux perses et aux mousselines. Russiens, qui marchez depuis trois ans, c'est bien la peine d'arriver précisément pour acheter des jupes !

Ce n'est pas tout. La grande transformation n'influera pas seulement sur la paix des nations, mais encore sur le repos des familles. Les nouveaux hommes auront pour leurs femmes l'indulgence qu'ils demandoient dans leur premier état. Ils leur passeront la passion des dentelles, la fureur des diamans, la coquetterie, l'ennui qu'inspire un mari, les fantaisies, les maladies de commande, et tant de bagatelles qui troublent la paix des ménages. Ils n'affecteront point la supériorité qui les blessoit tant ; tout sera dans l'ordre. Que diroit ce docteur allemand, s'il vivoit, qui osa imprimer un livre avec ce titre : *De l'excellence de la femme sur les autres animaux*? Le sot! il seroit le loup de la fable. Que diroit Mahomet? Excluroit-il encore les femmes du paradis ? Le Prophète s'occuperoit sans doute à refondre l'Alcoran.

Mais j'entends les incrédules du siècle s'écrier, malgré l'astrologie et la parole de la nature : « Comment s'attendre à ce prodige? comment le croire ? » Il n'en seroit pas un s'il étoit cru aisément. Combien d'événemens que la seule expérience peut per-

suader? S'attendoit-on qu'une ville immense, en pleine guerre et en pleins impôts, s'amuseroit six mois d'un *petit homme de cartes?* S'attendoit-on à la découverte de la *pierre philosophale?* S'attendoit-on à une *Stathouderesse?* S'attendoit-on enfin qu'un jésuite erreroit et, pour comble, qu'il se rétracteroit avec l'humilité de son état? Tous les siècles sentiront le bienfait ineffable de l'année merveilleuse.

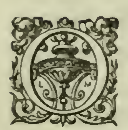






LETTRE A UN GRAND

MONSEIGNEUR,

UBLIEZ-VOUS que vous êtes né grand? On vous a bercé de cette importante vérité, et vous la mettiez à profit vis-à-vis de vos précepteurs, encore bien plus vis-à-vis du monde, lorsque vous y fîtes votre entrée. Qu'êtes-vous devenu? Il ne tient pas à vos procédés qu'un bourgeois ne se croie pétri du même limon que vous. On dit que les années changent les hommes : ce n'est pas sur l'article de la noblesse; mais, quand cela seroit, est-ce à vingt-cinq ans qu'on oublie la fleur de son existence? Malgré votre peu de mémoire, vous êtes toujours grand, mais apprenez à l'être.

D'abord vous n'estimez pas assez votre naissance. Voyez le cas que les autres en font : cet empressement qu'on a de prévenir votre réveil pour vous faire sa cour, ce silence jusqu'à ce que vous

permettiez d'avoir une langue, cet encens toujours allumé, ces gentilshommes qui briguent pour leurs enfans l'honneur de vous servir à table, et pour eux celui de gouverner vos chevaux, des vœux des académies pour se décorer de votre nom, ce titre même de Monseigneur, qui marque une élévation à perte de vue. S'il vous plaisoit de prendre femme (et ne devriez-vous pas, à votre âge, en avoir déjà répudié une?), je sais telle qu'on vous offriroit avec une fortune prodigieuse; le père a pesé votre alliance et se croit trop heureux si vous daignez, en acceptant ses trésors, faire le malheur de sa fille. Tout ressent l'impression de votre grandeur : les lois, si vous le vouliez, plieroient sous elle; la religion même sait les ménagemens qu'elle vous doit : votre pasteur aimeroit mieux vous gagner à Dieu que de sauver cent artisans.

Mais de quel œil voyez-vous tous ces hommages? On se relâchera, je vous en avertis. La gazette vous néglige déjà : vous eûtes dernièrement un accès de fièvre, elle a oublié d'en instruire le royaume. Si nous voulons que les autres sentent ce qui nous est dû, il faut en être pénétrés nous-mêmes. On ne vous entend jamais dire : « Un homme comme moi ! » Jamais vous ne nommez vos ancêtres, ou, si on vous met sur la voie à ne pouvoir échapper, vous rappelez uniquement celui

qui étoit *né de lui-même*[1]. Je crains que vous ne nous disiez quelque jour que vous eussiez envié sa place; ne sentez-vous pas que vous valez mieux que lui, puisque vous êtes de tant de siècles plus noble ? Il commença votre noblesse, et vous le citez par préférence ! Voilà une reconnoissance bien maladroite : c'est convenir d'avoir commencé. On doit se perdre dans une maison aussi grande que la vôtre, et, si vous pouviez y faire entrer Pharamond, il faudroit vous réserver encore des antiquités plus reculées et plus ténébreuses.

Que vous êtes éloigné de cette émulation attachée à votre rang ! Vous souffrez paisiblement que le premier baron françois ait porté un autre nom que le vôtre. Comment reçûtes-vous ce généalogiste qui vouloit vous trouver un aïeul dans la cour de Charlemagne? Il vous quitta fort mécontent, en vous laissant à la troisième race. Et ce faiseur de livres qui, dans une épître dédicatoire, prodiguoit les superlatifs sur la noblesse de votre sang et sur votre goût pour les talens? Vous rayâtes l'article du *sang*. N'est-ce pas rejeter le diamant pour prendre le *stras*?

Ce n'est pas tout d'avoir une belle origine, il faut savoir l'afficher. On a fort bien fait de graver

---

1. C'est un mot de Tibère sur Curtius Rufus, qui étoit le chef et l'auteur de sa noblesse. TACIT., *Annal.*, l. II.

votre nom sur votre hôtel : les dedans n'en disent mot. Il y a trois ans qu'on y voit les mêmes meubles. Vos porcelaines ressemblent à mille autres; vos vernis sont du second ordre. Je connois des commis qui ne troqueroient pas leurs lustres pour les vôtres. Vous n'avez que quatre valets de chambre, qui ne sont pas mieux mis que des gentilshommes de province un peu étoffés. Vous devriez du moins leur apprendre qu'il n'est pas jour à huit heures : on vous annonce un homme venu à pied, il entre aussitôt; vous faites pis, vous lui parlez : il ne s'attendoit qu'à vous voir habiller. Et à table, comment y êtes-vous? On en est au second service, et on ne vous a pas encore loué! Aussi, quels sont vos convives? Des esprits géométriques qui appliquent la règle et le compas aux louanges; au lieu de vous pourvoir de ces complaisans déliés, alertes, dont les yeux perçans voient tout, saisissent tout, dans la grandeur. Vous décideriez à votre aise : c'est ce que vous ne faites presque jamais. Avez-vous oublié le privilège de votre sphère, de savoir tout sans avoir rien appris? Eh quoi ! en vous mettant ainsi au niveau des autres, savez-vous ce qui arrivera? Vous aurez proposé votre sentiment, on osera vous contredire. N'est-ce pas vous manquer?

Cependant on parle de vous dans le public beaucoup moins que de vos égaux, dont le moins

brillant vous éclipse. On ne vous cite ni pour la beauté des équipages, ni pour la richesse des habits, ni pour ces magnifiques fantaisies qui caractérisent la haute naissance. Mais on plaisante sur je ne sais quelle prudence qui sent la roture... Est-il bien vrai que vous avez les yeux ouverts sur vos revenus et sur votre dépense? Comment voulez-vous que vos gens montent aux sous-fermes pour vous faire honneur? Est-il bien vrai que vous vous arrangez, vous qui êtes né pour une belle profusion? On ajoute que vous n'achetez plus sur votre nom; que le marchand ne vous vend qu'au prix courant, comme à votre suisse; que ces gens de ressource à 20 p. 100, qui font tant d'affaires avec vos pareils, n'en font aucune avec vous. Eh! mais,... d'une grande maison vous en ferez une bonne, et on nous donnera la comédie du *Seigneur bourgeois*. Chaque état a un ton de maison.

Mais les airs... Quel est le François qui ne les connoît pas? Les petits airs, les grands airs. Ce sont les grands sans doute qui vous conviennent. Pourquoi ne leur convenez-vous pas? Vous répondez aux lettres, et votre écriture est lisible! Vous vous guérîtes dernièrement d'une indigestion sans appeler les héros de la Faculté, sans alarmer la ville! Vous jouez, mais votre jeu n'est pas ruineux! Vous avez un très grand hôtel, mais vous n'avez point de *petite maison!* Faudra-t-il que ce financier qui fut

ordonnateur des plats chez monseigneur votre père prête la sienne? Ignorez-vous ce que c'est qu'un cocher fougueux qui vous mèneroit ventre à terre? Vous n'avez encore écrasé personne! Au contraire, on vous a vu suspendre votre course pour calmer une dispute à coups de poing. Seriez-vous venu à bout de vous persuader que le peuple est composé d'*hommes*? Pourquoi vous voit-on si peu où vous seriez si bien? De dix plaisirs bruyans qu'on vous propose, *bals, pièces nouvelles,* vous en refusez cinq, comme si ce n'étoit pas une obligation de votre rang d'avoir toujours l'air de s'amuser, au sein même de l'ennui.

Qu'à l'Opéra une actrice se surpasse, vous vous en tenez à l'applaudissement : devez-vous croire que ces sirènes ne chantent que pour chanter? Ce marquis votre ami, ami comme vous en avez entre vous, est fatigué de celle qu'il protège; mais il la garde par air, comme il fait la guerre par air. Ces airs sont plus importans que vous ne pensez; il en est un surtout qui doit se lever et se coucher avec vous : c'est l'air de protection; il va mieux à la grandeur que la protection même.

Il faut le porter dans vos terres; mais c'est où vous êtes encore moins grand. Ces forçats de l'humanité qui ont l'honneur de labourer vos domaines trouvent un accès facile à votre château; ils se familiarisent au point de vous nommer *notre bon*

maître, et quelquefois vous descendez dans certains détails, jusqu'à marier leurs filles et terminer leurs procès. *Monseigneur l'intendant* leur paroît bien plus grand, et ils ne vous croient pas fils de feu monsieur votre père.

Croyez-moi : quand on se laisse tant approcher, on donne de l'insolence aux petits, et je m'aperçois que je tombe moi-même dans le cas. Si vous étiez toujours environné de la splendeur de votre origine, j'étoufferois toutes ces vérités. J'en ai d'autres dont mon cœur veut se soulager.

Vous avez pris le parti des armes. N'étiez-vous pas déjà assez grand, sans avoir du chemin à faire? Votre début fut charmant : vous voyez que je suis juste ; vos mulets, vos fourgons, portoient les commodités et le luxe de Paris au milieu du camp ; votre table étoit la première en délicatesse, votre jeu l'emportoit sur tout autre, et, le soir, vous vous délassiez à la comédie. Les villes de Flandre se souviendront longtemps des bals que vous leur avez donnés. Bon tout cela ! à merveille tout cela ! vous vous souveniez alors de votre naissance. Voilà de la grandeur.

Que vous avez baissé à votre dernière campagne ! Si c'est votre étoile de diminuer avec l'âge, bientôt vous ne ferez plus de sensation. Vous étiez sur le point de partir, et à peine aviez-vous ordonné le nécessaire ! Vos gens vous crurent dis-

trait; ils vous firent cent représentations pour votre gloire, toutes fort inutiles; et, si une honte bien placée ne vous eût retenu, vous auriez couru *à franc étrier*. Cela étoit bon du temps de Henri IV.

Deviez-vous répéter pour votre honneur cette cassette que vous perdîtes à l'entrée du camp? Est-il vrai qu'elle étoit remplie de plans, de cartes topographiques, d'instrumens de géométrie, de livres militaires? Il y eut des paris qu'elle appartenoit à quelque subalterne. Qu'alliez-vous faire à tous les travaux de l'armée, aux lignes, aux tranchées, aux batteries, questionnant, crayonnant? Vous ambitionniez apparemment la première place vacante dans le *génie :* c'est ce que disoient de bons juges, ceux qui figuroient le plus. Ignorez-vous donc que la nature forme dans un grand un général achevé, tandis qu'elle laisse aux autres la peine de se former eux-mêmes, comme ont fait Vauban, Catinat et Valière? Allez-vous m'objecter Turenne? C'étoit un grand d'une espèce singulière et hors d'œuvre.

Enfin la paix s'est conclue. Je m'attendois à vous voir reprendre votre grandeur dans la capitale. Point du tout, vous allez voyager. Est-ce une mode que vous voulez amener? Et pourquoi voyager? Pour connoître, dites-vous, le fort et le foible des nations qui, après la nôtre, méritent quelque attention. Il m'est revenu qu'à la faveur de l'*incognito* vous ne fréquentiez que les manu-

factures, les chantiers, les ateliers, les arsenaux, les cabinets curieux; que certains commerçans et artistes vous faisoient l'honneur d'aller dîner avec vous. C'est voyager en *véritable Allemand.* Un François qui voyage pour *apprendre* fait tort à sa patrie; il ne doit se montrer aux étrangers que pour *enseigner* notre politesse et nos modes. Mais qu'avez-vous appris? Me pardonnerez-vous une surprise que j'ai faite dans votre portefeuille? J'y ai lu des projets de nouvelles manufactures, des moyens d'étendre le commerce, de rendre la terre plus féconde, de proportionner le luxe et la circulation des espèces aux besoins d'un État : que sais-je? un système où les riches ne verroient plus de pauvres. Que vous importe tout cela, pourvu que vous représentiez, et que partout on vous ouvre les deux battans?

Ce voyage vous a jeté à cent lieues de vous-même. Vous vous êtes coiffé de la qualité de *citoyen* : ce titre est bien commun. « La guerre, dites-vous, n'est qu'une fermentation passagère; le roi la faït bien, et ne l'aime pas : s'il lui plaisoit de perpétuer la paix, je deviendrois inutile. » Inutile!.. Effacez, si vous le pouvez, les milords de la finance, dépensez plus qu'eux, employez tous les ouvriers et les marchands, que vous payerez à loisir, soyez très grand, et vous serez très utile.

« Mais, ajoutez-vous, l'amour de la patrie n'exige-

t-il pas quelque chose de plus que de la représentation ? » L'amour de la patrie et la patrie elle-même,... voilà de vieux mots, de vieilles idées des Grecs et des Romains, qu'il faut reléguer à Bâle, à Amsterdam ou à Londres.

Les livres vous ont gâté aussi bien que les voyages. Vous avez lu que les grands de Rome et d'Athènes servoient autant la République par les talens et les vertus que par les armes : la plume, la parole, l'administration du trésor public, la négociation, tout leur alloit. Vous avez lu qu'ils étoient modérés dans leurs maisons et prodigues pour le bien commun ; qu'ils payoient les dettes des pauvres, qu'ils dotoient les filles, qu'ils faisoient des largesses au peuple pour soulager le poids du travail et de l'inégalité, et qu'il leur arrivoit de finir par tester en sa faveur : tout cela est bon dans Hérodote, Plutarque, Tite-Live, bouquins abandonnés aux collèges. Lisez le *Nobiliaire* du père Anselme : voilà votre vrai livre. Vous y trouverez les armoiries, les titres, les dignités, les illustrations, qui font la grandeur.

En vain la chercherez-vous ailleurs. Le dernier règne a vu des philosophes qui ont appris à penser à la nation, des poètes, des orateurs, qui ont élevé ses sentimens et corrigé ses vices, des historiens qui lui ont présenté les causes de son élévation ou les pronostics de sa chute, un génie hardi qui a

joint les deux mers pour la mettre à portée de tout, des magistrats qui ont assuré son repos intérieur en fixant la jurisprudence. Tout cela a-t-il fait des grands dans l'État? Ils n'avoient point d'aïeux.

Tenez-vous-en donc au mérite de la naissance : c'est le centre où se réunissent tous les rayons de lumière. Ou, si enfin vous êtes si amoureux de vertus, tâtez-vous le pouls : elles circulent avec votre sang ; elles ont passé de vos aïeux à vous ; ce sont les vôtres, et vous ne sauriez les étouffer ni les perdre. Telle est la *force du naturel,* comme on nous l'a démontré en plein théâtre. Vous n'avez qu'une seule chose à faire, et le public une seule à dire : « Il vit en grand seigneur. » Si vous le faites, j'ai l'honneur d'être, *avec un très profond respect,* sinon *avec une amitié cordiale,* Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur...







DÉCOUVERTE
DE L'ILE FRIVOLE

L'AMIRAL Anson vient de donner au public l'histoire intéressante de son voyage autour du monde; mais pourquoi a-t-il voulu nous dérober la connoissance d'une île que la nature a formée pour nous comme pour lui? Est-ce à cause du singulier qu'elle offre partout? Un Anglois craindroit-il de dire le vrai, lorsqu'il n'est pas vraisemblable? Un François doit oser davantage. Peut-être a-t-il eu une autre raison, une raison d'État : car dans son manuscrit je trouve cette apostille : « J'ai fait jurer à toute l'escadre, par la sacrée liberté du peuple anglois, de se taire *upon the Frivolous Island,* c'est-à-dire, sur l'île Frivole »; et moi, je jure, par la soumission françoise, de parler. On verra qui, de l'escadre ou de moi, gardera le mieux son serment.

Il importe peu au public de savoir comment le manuscrit est tombé dans mes mains; je trahirois, en le disant, celui qui a trahi l'amiral. L'objet intéressant est une traduction fidèle, je m'y engage.

L'amiral Anson, après avoir doublé le cap Horn avec tous les dangers de la mer la plus orageuse et du climat le plus terrible; après sept semaines de nouvelles tempêtes qui l'avoient séparé de la moitié de son escadre, endommagée dans ses voiles, dans ses mâts et dans tous ses agrès; occupé sans cesse à fermer des voies d'eau qui s'ouvroient d'un jour à l'autre; réduit à trois vaisseaux infectés généralement du scorbut; ayant jeté plus de morts dans la mer qu'il ne lui restoit de malades, et il lui en restoit encore trop pour les provisions qu'il avoit, l'amiral, en cet état, projetoit encore d'enlever à l'Espagne ses meilleures places en Amérique, ou du moins ses trésors.

Jamais on n'eut plus besoin d'un lieu de rafraîchissement. Il cherchoit l'île de Juan-Fernandez, entre les trente-quatrième et trente-cinquième degrés de latitude méridionale. Un vent impétueux, qui souffloit du nord, le repoussa vers le quarante-cinquième, dans cet espace immense de l'Océan où l'on ne soupçonnoit aucune terre. Le pain étoit compté, l'eau étoit mesurée; encore deux jours, il falloit mourir de faim ou de soif. On alloit sans savoir où, lorsqu'un matelot cria : *Terre!* Toute

terre est bonne à qui va périr : celle qu'on découvroit étoit à seize lieues sud-ouest. Cet espace fut bientôt parcouru, et, le vent s'adoucissant près du terme, ils entrèrent, la sonde à la main, dans une baie au nord de l'île, où ils jetèrent l'ancre. On se dépêcha de mettre à terre, on dressa des tentes pour les malades. Un bois qui bordoit la baie en amphithéâtre offroit certains arbres chargés de fruits qui ressembloient assez à nos pêches, fruits tardifs, car c'étoit l'hiver de ce climat. On se jeta dessus; mais on s'aperçut bientôt qu'on ne se nourrissoit pas. Ces fruits si beaux, si colorés, ne renfermoient qu'une substance légère, ou plutôt une image de la substance, qui laissoit le même besoin : s'il y avoit à gagner, c'étoit de diminuer l'ardeur de la soif. Les arbres participoient à la légèreté du fruit. Un matelot en saisit un pour gagner un talus élevé; l'arbre cédant, le matelot roula, et, s'accrochant à un autre arbre pendant sa chute, ce dernier fut déraciné comme le premier. L'amiral ne perdit point de temps pour chercher de l'eau douce et des nourritures plus solides; il prend avec lui dix hommes parmi les moins malades, il marche à leur tête et perce dans les terres. Les premiers habitans qui se présentèrent furent des tigres. Ces fiers animaux, avant que d'être aperçus, se jetèrent sur la troupe; mais leurs griffes et leurs dents n'étoient qu'un cartilage flexible, plus fait

pour orner que pour blesser : ce ne fut qu'un jeu. Après quatre heures de marche à travers la forêt, nos braves entrèrent dans une plaine couverte d'arbrisseaux chargés de fleurs et de fruits. A cet aspect, ils ne surent plus si c'étoit l'hiver ou l'été de l'île. Le doute ne fut pas long. Si les fruits qu'ils avoient trouvés au bord de la baie nourrissoient peu, ceux-ci ne pouvoient pas même se manger : pures efflorescences chimiques. Le limon végétal s'étant épuisé pendant l'été en productions réelles, réelles à la façon du pays, ce limon, qui contient sans doute beaucoup de sels et de parties métalliques, produit en hiver ces *arbres de Diane et de Mars,* ces *grappes de raisin* et autres fruits, que nous formons dans nos laboratoires avec du mercure, du sel ammoniac, des métaux et de l'esprit de nitre. Les oiseaux venoient becqueter ces végétations trompeuses et sembloient se fâcher contre la charlatanerie de la nature. Ils étoient trompeurs eux-mêmes : la plupart, avec le volume de nos faisans, n'avoient que le gosier aigu de nos serins, et, pour entendre les serins de l'île, il faudroit des tympans plus sensibles que les tympans européens.

En avançant dans la plaine, ils virent des chevaux attachés à des arbres, des hommes qui jouoient de divers instrumens et des femmes qui, un soufflet à la main, faisoient voler la poussière. C'étoit leur façon de labourer la terre, terre aussi légère que la

fleur de farine; le vent du soufflet traçoit les sillons, et les hommes semoient. A la vue des étrangers, tout prit la fuite; il ne resta que les chevaux : ressource utile, s'ils avoient pu porter leurs cavaliers; ils plièrent sous le faix. Il fallut suivre à pied les traces des timides laboureurs. Leur habitation n'étoit pas éloignée : l'alarme y avoit été répandue; ils se présentèrent en grand nombre, armés d'arcs et de faux, pour en défendre l'entrée. La prudence de l'amiral ne s'endormit pas. Il convenoit de fléchir l'ennemi plutôt que de le vaincre : il s'arrêta à la portée de l'arc et fit poser les armes à sa troupe, les bras étendus vers les combattans. La nature est entendue partout : les femmes, qui étoient en seconde ligne, se détachèrent, et vinrent à nos voyageurs en dansant. La faim danse bien mal; il fallut pourtant se prêter à la belle humeur des danseuses, qui les menèrent à leurs maris, sans rompre la mesure.

On entra dans l'habitation; on devina leurs besoins par leurs signes, on leur servit du pain et des viandes; leurs hôtes furent très surpris de les voir manger ce qui auroit rassasié trente insulaires, mais ils l'étoient bien plus eux-mêmes de sentir encore une faim dévorante. Le pain avoit la légèreté de nos oublies, et la viande, peu compacte, étoit presque sans consistance : un mouton, égal en volume aux nôtres, ne pesoit que dix livres. Ce qu'ils trouvèrent de plus réel, ce fut l'eau.

L'idée du vin ne se présentoit pas à eux; on leur en offrit pourtant : c'étoit une liqueur mousseuse, ou, pour parler exactement, de la mousse toute pure, qui ne faisoit qu'une illusion agréable. Tant de phénomènes embarrassoient l'amiral; mais ce n'étoit pas là le moment d'exercer sa physique. Il étoit question de reprendre des forces. On suppléa à la qualité des alimens par la quantité, et on convint enfin qu'on avoit mangé.

L'amiral n'attendit pas la fin de sa digestion pour penser à ses *frères* (c'est une expression que la bonne compagnie ne passe qu'aux prédicateurs, mais elle est de lui); tandis qu'il cherchoit à se faire entendre aux honnêtes insulaires, il fut interrompu par deux hommes armés, qui n'avoient pas l'air si obligeant. C'étoient deux exacteurs des tributs qui faisoient respecter le souverain. Ils entraînoient un habitant du lieu, chargé d'un fardeau; une jeune femme suivoit, tout en pleurs : on lui enlevoit son mari et son lit. Les exacteurs lui rendirent un collier de verre ; elle essuya ses larmes et chanta. Après cette courte distraction, l'amiral reprit les signes qu'il avoit commencés; il s'avisa de ranger onze pierres sur la même ligne, en se désignant lui et sa petite troupe ; après, il en ajouta trois cents pour représenter tous les hommes de l'escadre, en montrant le côté de l'île où s'étoit fait le débarquement : il fut compris. Mais com-

ment tirer d'une petite habitation de quoi les nourrir? Un vieillard le prit par la main, et le conduisit à un point de vue d'où il découvrit une ville maritime qui lui parut aussi grande que Londres. Il en prit le chemin sur-le-champ ; la marche ne fut pas longue. Il y avoit une nombreuse garde à la porte, où ils furent arrêtés.

C'est une loi dans la capitale de l'île Frivole de n'y recevoir aucun étranger que sur la preuve de quelque talent utile, dont le gouverneur lui-même fait l'examen. Il se présenta accompagné d'une troupe de pantomimes qui l'empêchoient de s'ennuyer dans l'exercice de son ministère.

« Qui êtes-vous ? » leur demanda-t-il en les regardant en pitié. L'amiral fut bien surpris de s'entendre questionner dans une langue qu'il savoit, en langue françoise. « Nous sommes sujets, répondit-il, du plus grand monarque de l'Europe. — Il faut, reprit le gouverneur, que votre Europe soit bien pauvre ; ce n'est pas la première fois qu'elle nous envoie des hommes qui ne sont vêtus que jusqu'aux genoux, et mal vêtus. Par la lumière ! si mes gens étoient en aussi mauvais ordre, on me chasseroit de ma place. Mais que demandez-vous? — D'entrer dans votre port pour nous radouber et nous rafraîchir. — Quels sont vos talens pour être admis dans la ville de l'Esprit? — J'ai à bord, dit l'amiral, des constructeurs qui savent

doubler le mouvement d'un vaisseau par la coupe », on se mit à rire ; « des ouvriers en mines, à qui la terre ne sauroit dérober ses trésors », on rit encore plus ; « des chirurgiens qui pénètrent l'intérieur du corps humain comme vous en voyez la surface » ; on éclata à ne plus s'entendre.

L'amiral, se recueillant un peu, imagina que, pour mettre les rieurs de son côté, il falloit citer quelques talens supérieurs et plus scientifiques. Il y avoit sur l'escadre des savans qui avoient quitté les délices de Londres pour constater la figure de la terre et fixer les longitudes. « Nation sage et éclairée, reprit-il, j'ai aussi sur mes vaisseaux des géographes qui connoissent la terre comme vous connoissez votre ville ; des physiciens pour qui la nature n'a point de secret ; des mathématiciens qui savent mesurer, peser, nombrer toute la création ; et moi, qui vous parle, je puis, sans quitter cette place, vous dire, par la trigonométrie, la hauteur de cette tour que j'aperçois à deux mille pas. » On étoit las de rire, le mépris succéda ; le gouverneur tourna le dos, et la barrière se refermoit. « Mylord, lui dit un curieux de la foule en mauvais anglois, laissez là tous ces grands talens qui ne vous ouvriront jamais le plus petit guichet. J'ai été reçu dans cette ville, et j'y ai fait ma fortune en chantant. — Sublime gouverneur, s'écria l'amiral, génie lumineux, comment oubliois-je de vous dire que notre nation excelle en danse, en

musique et en cuisine ! » Le gouverneur revint sur ses pas : on battit des mains. Richard Walter, chapelain du *Centurion*, tira une flûte traversière, instrument inconnu aux Frivolites : il en joua, et nos marins, sans excepter l'amiral, dansèrent une matelote qui fit tomber pour un mois toutes les danses de la ville. Il y auroit eu cent portes, on les eût ouvertes. Cependant les gardes de la barrière retardèrent l'entrée pour quelques minutes : ils fouillèrent les étrangers pour savoir s'ils ne portoient rien qui fût sujet aux droits. Ils trouvèrent dans la poche de l'amiral un étui de mathématique, qui ne ressembloit pas à ceux de l'île ; il fut confisqué, en attendant les poursuites ultérieures.

Enfin le gouverneur se mit en mouvement, et nos Anglois suivirent. Ils ne s'attendoient pas, chemin faisant, à voir rouler des équipages dans le goût de Paris et de Londres. La marche se termina à un palais immense : c'étoit celui de l'empereur. Il y a douze cours à traverser avant que de pénétrer à ses appartemens. Ces cours sont environnées de bâtimens avec des boutiques. Là, outre les officiers du monarque, sont logés dix illustres de tous les métiers qu'on juge les plus nécessaires à l'État. Les brodeurs, les vernisseurs, les bijoutiers, les marchands d'odeurs, les fabricans d'étrennes, les ouvriers en lustres, les compositeurs de desserts figurés, les inventeurs et les contrôleurs de modes,

les peintres pour les voitures de ville, les maîtres à danser et les faiseurs de romans, qui sont obligés, en commun et solidairement, d'en donner un chaque semaine.

On arriva enfin aux appartemens de l'empereur. Sa Toute-Élégance (c'est le titre qu'on lui donne) y délibéroit avec ses ministres sur une proposition qui tenoit toute la ville en suspens. Il s'agissoit de décider si on logeroit les éventaillistes à la cour. On agitoit vivement la question. Mais il parut encore plus important, pour le moment, de voir les étrangers, qui furent introduits. Il fallut donner en présence du Conseil de nouvelles preuves des talens dont le gouverneur avoit fait le rapport. Richard Walter, avec sa flûte, tâcha de se surpasser, et les danseurs à l'envi. Mais le talent de la cuisine, que l'amiral avoit jeté en avant, n'étoit pas encore éprouvé. Il exécuta, avec son cuisinier, qui heureusement étoit de la troupe, un *pouding* quintessencié : le monarque et les ministres en mangèrent, et sur-le-champ l'ordre fut signé pour ouvrir le port à la petite flotte, qui effectivement y entra le lendemain. Il étoit temps pour les malades : car il en étoit mort dix pendant la nuit, autant de besoin que de maladie.

Il est peu de nations plus serviables que les Frivolites de la capitale, pourvu qu'ils soient bien payés. On porta aussitôt aux étrangers des rafraî-

chissemens de toute espèce; mais, quand il fallut en compter la valeur, ils ne tinrent plus rien. Les Frivolites ne connoissent ni or ni argent. Ils ont pour monnoie des pièces d'agate, des *agatines*. A la vue des schellings et des guinées d'Angleterre, ils remballèrent leurs provisions. L'amiral sentit la nécessité de procéder par échange. Des vaisseaux marchands auroient été moins embarrassés. Il se souvint pourtant qu'il avoit à bord quelques pièces de dentelles et de rubans; il se fit dresser une espèce de théâtre, et débuta par le ruban. Il aperçut une impression vive de plaisir dans les yeux de la multitude; mais, pour savoir quel parti il en tireroit, il en coupa une aune. A l'instant, un boulanger s'avança et jeta vingt livres de pain sur le théâtre; le boucher, le pâtissier, les marchands de vin et de liqueurs, eurent leur tour : en sorte qu'avec dix ou douze pièces de ruban la flotte se trouva suffisamment approvisionnée pour un jour. L'amiral, en établissant la proportion, trouva qu'avec la totalité de ses rubans il pourroit nourrir son monde pendant un mois.

Sur le midi, on lui annonça que l'empereur viendroit le jour même visiter l'escadre. Il n'avoit pas oublié les reproches du gouverneur sur le mauvais ordre des habits. Il ordonna un air d'ajustement, un air même recherché, à l'équipage; après quoi on se mit sous les armes, et sur deux lignes

qui aboutissoient au *Centurion*. L'empereur chercha des yeux l'amiral, et eut peine à le reconnoître : il l'avoit vu, la veille, dans ce négligé qui sied bien sur un vaisseau, et si mal à la cour. Il porta la main à ses cheveux ; il en mania les boucles avec une attention singulière : il trouva que celles qu'on formoit dans l'île n'en avoient ni les grâces ni l'ensemble. Le capitaine du *Gloucester* causa bien une autre surprise. L'impératrice, en tâtant sa frisure, y mit trop d'avidité et de rudesse : c'étoit une perruque; elle la sépara de la tête et crut avoir arraché la peau au malheureux Mitchel. Ces riens causèrent des événemens dont nous parlerons dans la suite.

L'empereur continua sa marche. Il trouva les vaisseaux monstrueux et désagréables à la vue. Pour pièces de comparaison, il montroit sa marine, qui faisoit face dans le port : des espèces de chaloupes élégamment contournées. Les poupes étoient en marqueterie parsemée de nacre ; les voiles de pourpre, et les câbles de soie. Il monta sur le *Centurion*. Les Frivolites n'avoient jamais vu ni fusils, ni canons, ni bombes, ni boulets; ils regardoient tout cela fort rapidement, sans faire une question. L'amiral n'en fut pas fâché : il n'étoit pas assuré d'être longtemps dans la faveur, et, en cas d'événement, il étoit bien aise de contenir les insulaires autant par la surprise que par la force de son

artillerie. Cependant il voulut donner quelque nourriture à la curiosité. Il fit remarquer la coupe et la manœuvre des vaisseaux, les pompes et le cabestan : le monarque bâilla, et toute la cour à l'unisson. Il finit par la boussole. « Le pays d'où nous venons est éloigné, dit-il, de plus de six mille lieues : c'est ce fer mouvant qui nous a conduits. » Il essaya d'expliquer les rapports de l'aiguille aimantée avec les pôles. Il parloit à des sourds, mais non à des aveugles. Les yeux de l'impératrice venoient de tomber sur une caisse de rubans, que le hasard avoit laissée ouverte : elle en saisit une pièce avec avidité, et l'amiral saisit l'occasion de faire sa cour en livrant tout le magasin. L'empereur en distribua quelques rouleaux et se réserva le reste, en demandant si c'étoit tout. « J'en avois davantage ce matin, répondit l'amiral, je les ai échangés contre des vivres : c'est la seule monnoie que vos marchands aient voulu recevoir de nous. — Ils n'en jouiront guère, dit le monarque : pour vous, soyez tranquille. » En effet, il ordonna au trésorier de l'État de lui compter dix mille agatines, somme qui pouvoit suffire pour la nourriture d'un mois. Le lendemain, il émana du trône une déclaration qui enjoignoit aux vendeurs qui avoient été payés en rubans de les rapporter au bureau des modes, et le bureau eut ordre d'analyser le ruban pour en établir une manufacture.

L'amiral, tranquille sur les provisions de bouche, ne l'étoit pas sur le radoub de ses vaisseaux : il lui falloit du bois. Celui qu'il avoit aperçu dans l'île étoit trop tendre et trop frêle pour cet usage. Il s'informa; on lui donna connoissance d'une forêt, à la distance de dix lieues, la seule où les arbres, par la qualité particulière du sol, fussent durs et résistans. Il partoit pour la reconnoître, lorsqu'il lui vint un ordre d'aller friser la cour. Il fut très embarrassé pour obéir. Il crut trouver une ressource dans trois valets de chambre barbiers, qui avoient perfectionné leur goût à Paris : Jacques Quick, Thomas Ball et Georges Shaver; l'amiral les nomme, parce qu'ils vont jouer un assez beau rôle. Il se fit accompagner du colonel Cracherode, qui commandoit les troupes de terre, et des deux capitaines Mitchel et Saunders. Assurément ni eux ni lui ne comptoient mettre la main à l'œuvre. Ils se trompèrent : l'empereur présenta sa tête à l'amiral; l'impératrice et deux princes, l'espoir du trône, s'emparèrent du colonel et des deux capitaines. L'amiral s'excusa aussi bien qu'eux, en disant qu'ils possédoient bien toute la théorie de cet art, mais qu'ils manquoient de pratique. Durant ce propos, un courtisan rioit malignement, et l'amiral avoit senti de l'antipathie pour lui, avant même qu'il eût ri. Les valets de chambre furent ici les vrais acteurs. L'ouvrage alloit, et le monarque s'avisa de de-

mander à l'amiral de quelle nation européenne il étoit. «De la première, répondit-il. —Vous êtes donc François? » reprit le courtisan rieur. Cette conséquence ne fut pas du goût de l'amiral, qui, en se déclinant *Anglois,* voulut prouver sa proposition; le courtisan, sa conséquence. La dispute s'échauffoit, et la frisure finit à la gloire des trois artistes, qu'on logea dans la douzième cour du palais. Ce furent les hommes du jour. Pour leurs maîtres, ils ne remportèrent que beaucoup d'indifférence et peu d'estime. L'amiral, retourné à l'escadre, réfléchissoit assez tristement sur cette aventure. Le froid avec lequel il avoit été congédié, ce courtisan qui avoit pris le parti de la France, la langue françoise répandue à la cour... Y avoit-il des François dans l'île? Mais comment y seroient-ils venus sans qu'il en eût jamais rien transpiré en Europe? et, s'il y en avoit, pouvoit-il se flatter d'une bonne intelligence avec eux? L'incertitude est cruelle. Il alla voir ce courtisan dont il étoit mécontent : s'il existoit des François dans l'île, celui-là devoit l'être.

Le courtisan, après avoir un peu joui de son embarras, déchira le voile. « J'étois à Paris, lui dit-il, en 1719, lorsque tout le monde changeoit son or contre du papier. Je ne suivis pas la mode, parce que je n'avois point d'or; mais, en m'intriguant pour procurer du papier à ceux qui en vouloient, j'amassai de l'or. J'étois jeune, au milieu

d'une ville de dépenses et de plaisirs, je dissipai aussi promptement que j'avois acquis. Il ne me resta que des passions, et je m'aperçus bientôt que, n'ayant plus d'or, je n'avois plus de mérite. Il me vint une idée d'aller chercher du mérite au Pérou : je la communiquai à quelques amis; ils la goûtèrent pour eux-mêmes. La colonie grossit insensiblement; nous nous embarquâmes à la Rochelle pour Porto-Bello, au nombre de cent soixante. La navigation fut heureuse jusqu'à la hauteur des îles Antilles; mais un vent contraire, qui se soutint avec opiniâtreté, nous porta sur les côtes du Brésil. Il ne fut plus question de Porto-Bello. Le capitaine, pour tirer parti du contretemps, forma le dessein d'aller à Lima, où il espéroit de se défaire de ses marchandises avec avantage. Nous tournions l'Amérique. Nous passâmes le détroit de Lemaire, et c'est au sortir de ce détroit que tous les vents nous attendoient pour nous offrir la mort à chaque minute. Des tempêtes, qui ne s'apaisoient que pour reparoître plus furieuses, nous poussèrent et repoussèrent longtemps d'abîme en abîme.

« Le vingtième jour, nous étions bien persuadés qu'il n'y avoit point de terre dans le parallèle que nous courions, et, lorsqu'à travers tant d'horreurs nous abordâmes à ce monde inconnu, nous doutions de la vérité de notre estime. N'étoit-ce point le Pérou qui s'offroit à nous? Quoi que ce fût,

c'étoit une terre enfin. Elle nous présenta d'abord un rocher fort élevé ; nous y montâmes pour découvrir le pays où le sort nous jetoit. A peine fûmes-nous au sommet que le vaisseau que nous voyions à nos pieds chassa sur ses ancres, et un coup de vent nous le fit perdre de vue pour toujours avec le capitaine et les matelots. Sans doute ils ont trouvé la fin de leurs maux dans le sein de l'océan. Nous errâmes d'abord de bourgade en bourgade, sans autre dessein que celui de vivre. Ensuite nos idées se tournèrent du côté de la capitale : les grande villes sont plus fécondes en ressources. Nous en étions à deux cents lieues. Que de peines à souffrir pour y arriver ! Mais la consolation fut prompte.

« Les Frivolites s'aperçurent combien nous leur étions nécessaires. Ils étoient justement dans cette disposition d'esprit où un peuple cherche à sortir de sa barbarie. Ils n'avoient encore ni lustres, ni sophas, ni bijoux, et les visages des femmes n'étoient pas encore vernis. Mais on commençoit à multiplier les lumières, à élargir les chaises, à tailler le verre à facettes, et les femmes, lorsqu'elles vouloient représenter, prenoient d'un élixir qui, en fouettant le sang, animoit leurs couleurs. La finesse de la cuisine, les ornemens de la table, les prestiges de la parure, l'élégance des meubles, la variété des équipages, les broderies, tout cela s'ébauchoit. On ignoroit les modes; mais on con-

venoit qu'il n'étoit plus possible à une honnête femme de porter une robe toute une saison, et, en général, d'avoir toujours la même forme d'habit, comme on a le même nez.

« Les mœurs tendoient aussi à se dépouiller de leur rudesse. Les airs maniérés, les complimens, le bon ton, les vapeurs, les soupers divins, les dépenses de fantaisie, les amitiés des lèvres, les amours d'un jour, toutes ces fleurs d'urbanité étoient dans le bouton, n'attendant qu'un coup de soleil pour éclore. Les maris ne sentoient pas encore le ridicule d'aimer leurs femmes ; mais ils y trouvoient de la gêne. Les femmes n'avoient pas encore abandonné les soins domestiques pour ceux de la toilette ; mais une voix secrète leur disoit qu'elles étoient nées pour un rôle agréable et brillant. A peine comptoit-on quelques seigneurs qui eussent le courage de dépenser au delà de leurs revenus ; mais, depuis quelques années, on y étoit juste. Enfin, les Frivolites n'avoient pas encore le goût : ils avoient seulement du goût pour le goût.

« Mais, malgré cet heureux naturel, qu'il en coûte, Mylord, pour former une nation ! » Mylord, à ce propos, fronça le sourcil. Il voulut parler de lois, de vertus, de sciences, d'arts utiles pour remplir ce grand objet. « Vouliez-vous donc, reprit le François, que nous missions cette capitale en bonnet de

nuit ? Tous ces arts qui réjouissent les yeux, qui embellissent les passions, ils les tiennent de nous ; nous avons poli leurs vices, et ils ont adopté notre langue, qui a donné du jeu à leur esprit. Heureusement, à notre départ de France chacun s'étoit muni d'une bibliothèque de poche (que faire sur un vaisseau !), tous livres de goût : des romans délicieux, des comédies pétillantes d'esprit, des tragédies galantes, des opéras d'amour fondu. Vous ne sauriez croire avec quelle sagacité ils en ont imité les grâces. Nous comptons aujourd'hui six cents poètes et deux mille romanciers. Vous en jugerez vous-même : lisez cette comédie faite par un grand de la cour, et ce roman dont un magistrat est le père.

« Au reste, la colonie a semé pour elle-même. On nous a tous distingués dans l'État, moi surtout, pour qui on a créé une charge de la couronne. Vous parlez au grand contrôleur des modes : cette place a bien des fleurs, mais elle a ses épines. Une mode, avec ces gens-ci, vieillit en quinze jours. Il faudroit être plus que François, pour toujours fournir. Ah ! si le sort ne nous eût pas enlevé notre vaisseau !... Il étoit chargé de tout ce superflu de France, qui est ici le nécessaire. Que de modèles pour cette ville ! Ce ruban qui vous fait tant d'honneur, il y a longtemps qu'il y figureroit. On ne sauroit tout faire à la fois. Il faut des siècles pour égaler

Paris. On a sans doute beaucoup perfectionné, depuis notre départ. J'ai aperçu, comme tout le monde, un nouveau goût dans la frisure que vous avez apportée.

« Mais pesez bien, Mylord, ce que je vais vous dire. Ou c'est votre dessein de vous établir dans cette terre, ou ce ne l'est pas. Si ce ne l'est pas, que vous importe d'y acquérir de la considération en y montrant des nouveautés? Si ce l'est, gardez-vous désormais d'en produire aucune sans mon agrément. Vous les tenez toutes de la France, avouez-le de bonne foi. Faites-lui-en hommage. Sans cela, malheur à vous! notre crédit est grand.

— Loin de me fixer ici, répondit l'amiral, je vous offre de vous remener dans votre patrie, que vous regrettez sans doute. — Nous l'avons regrettée, il est vrai, répliqua le grand contrôleur; nous craignîmes longtemps de ne pouvoir subsister des alimens de l'île, et nos frayeurs augmentèrent beaucoup, lorsqu'après quelques années nous nous aperçûmes que notre chair se raréfioit, se subtilisoit, que notre substance se dissipoit.» En prononçant ces mots, il fit une gargouillade et donna du pied dans un lustre. « Croiriez-vous, ajouta-t-il, que je ne pèse plus que cinquante livres? Les enfans que nous avons faits, dans les premiers temps de notre transmigration, nous n'osions les toucher. Ces jolies machines avoient apporté, du sein de leurs mères,

des ressorts extrêmement délicats, trop délicats pour se jouer avec les forces de l'Europe, dont nous conservions encore une partie. Mais insensiblement les proportions se sont établies entre notre constitution et la nature de l'île, et nous vivons heureux avec un peuple qui a l'imagination couleur de rose. »

L'amiral avoit la sienne couleur de bois, très enfoncée dans la forêt : il y alla, et il en revint content. Cependant il falloit un ordre du souverain pour couper ; il demanda une audience, qui lui fut refusée : il l'auroit peut-être obtenue par le moyen du grand contrôleur, mais la confiance n'étoit pas établie entre eux. Il s'adressa à d'autres favoris, dont aucun n'osa porter sa demande aux pieds du trône. Quand la faveur manque, on doit recourir aux voies ordinaires. Il se présenta au premier ministre, un placet à la main. Tous les placets qui étoient soupçonnés de causer le moindre déplaisir au monarque étoient supprimés ; le sien eut le même sort. Il repassoit les antichambres d'un air soucieux. Il fut arrêté par un seigneur, espèce de philosophe qui pensoit trop singulièrement pour faire son chemin à la cour, mais il y étoit souffert à cause de la grandeur de sa naissance ; il questionna l'amiral sur la position, le gouvernement, la marine, le commerce de l'Angleterre. L'amiral fut étonné du sérieux des questions, les premières

de cette espèce qu'on lui eût faites. Après lui avoir répondu, il lui exposa le sujet de son chagrin. « Vous ne voyez pas en plein jour! lui dit le questionneur. N'avez-vous pas donné à l'empereur trois hommes importans, surtout Quick, qui le coiffe ? Vous cherchez bien loin ce que vous avez dans vos mains. » Et il le quitta.

Il faut que la fierté angloise ait d'abord été un peu blessée de la voie subalterne qu'on lui suggéroit, car il fait une réflexion héroïco-philosophique, qu' « il n'y a rien de bas pour qui sert sa patrie ». Il alla donc trouver Quick, son valet de chambre, à qui, par un reste d'habitude, il parla en maître. Quick répondit en indépendant. L'amiral mit du moelleux dans son ton, qu'il orna d'une boîte d'or. Quick promit tout, et tint parole. Le troisième jour, il apporta l'ordre signé. Mais il se trouve souvent des difficultés où l'on n'en voit plus. Dès qu'on voulut mettre la coignée à un arbre, l'intendant des forêts en marquoit un autre qui ne convenoit pas. L'amiral montroit son ordre et s'en tenoit à la lettre, l'intendant en expliquoit l'esprit. Deux mille agatines les ramenèrent au même sens, et tout fut disposé pour le radoub. Après quoi l'amiral, dans son loisir, se livra aux spéculations sur l'île Frivole.

Elle est située par le 45° 8′ de latitude méridionale, et par le 220° 17′ de longitude, en com-

tant depuis le méridien de Ténériffe; elle est fort élevée au-dessus du niveau de la mer, environnée, ou peu s'en faut, de hautes montagnes qui la mettent à l'abri des vents. L'air qu'on y respire invite au plaisir par sa douceur, et donne beaucoup de jeu au sang par sa subtilité. Elle a environ six cents lieues de diamètre. Il y a trois grandes nations à l'ouest, qui n'en sont séparées que par un bras de mer. Le tout fait un monde à part. L'amiral ne parle que de l'île, et encore fort superficiellement : le temps a manqué à ses découvertes.

« J'apercevois, dit-il, des phénomènes inconnus ailleurs : la terre aussi légère que la fleur de farine, les arbres sans solidité; les fruits plus faits pour flatter le goût que pour nourrir, d'autres travaillés dans les creusets d'une nature chimiste et qui ne flattent que les yeux; le vin dépouillé d'esprit, la chair usuelle peu substantieuse, et, en général, tous les animaux n'ayant que le volume, sans avoir le poids proportionnel ni la force; partout enfin l'image de la nature plutôt que la nature. » Tout cela l'embarrassoit beaucoup, et tout cela devoit avoir une cause. Ces amiraux anglois sont singuliers. Je crois bien, comme nous l'assurons tous, qu'ils ne nous valent pas à la tête d'une flotte ; mais ils ont la vanité d'être physiciens, géomètres, astronomes, et tout ce qu'on voudra. Celui-ci pèse

l'air, analyse la qualité de la terre, il examine les soufres, les sels, les huiles, les sucs qui donnent l'être aux végétables, dont il cherche les rapports avec les animaux qui s'en nourrissent. Il creuse à l'angloise. Eh bien, qu'il creuse tout seul, tandis que nous regarderons le tableau de la capitale qu'il a croqué.

La ville de l'Esprit est aussi grande que Londres. On y compte un million d'habitans ; elle en contiendroit deux, si elle n'étoit pas coupée par la quantité de jardins et de vastes bâtimens, où l'on ne multiplie point. On n'y travaille pas plus. Les familles qui les habitent sont uniquement chargées de réciter des prières pour ceux qui travaillent.

La ville est traversée par un fleuve. On a bâti sur les ponts, où l'on aime mieux voir des magasins de luxe que de promener ses yeux sur la longueur de ce beau canal.

« Il faut, dit l'amiral, qu'avant le débarquement des François il y ait eu un siècle où les Frivolites tentèrent déjà de sortir de leur barbarie ; mais, vraisemblablement, les génies qui voulurent les en tirer n'étoient pas au ton général de la nation. Ils plantèrent des avenues, ils construisirent des portes triomphales, ils commencèrent des quais, ils bâtirent des places, ils désignèrent des fontaines publiques, ils élevèrent des édifices à la vertu et aux sciences. Ils ne firent pas tout, et ce qu'ils n'ont pas fait est encore à faire.

« Parmi plusieurs monumens d'architecture qu'ils ont laissés, il en est un qui étonne par la composition, l'harmonie, la hardiesse et la grandeur de ses parties. C'est un palais, que les Frivolites reverroient tous les jours avec plaisir, s'il n'étoit que joli; mais il est beau, ils l'ont masqué; et, quoiqu'il fût destiné à loger leur souverain, il n'est pas encore couvert. Il reste aussi, de ce siècle trop sérieux, des tableaux, des statues, des poèmes et des pièces d'éloquence, où la nature est trop bien rendue pour plaire longtemps. Les pères, séduits par la nouveauté, admirèrent peut-être tous ces chefs-d'œuvre ; mais les enfans ont des bijoux de toute espèce, des cabinets élégans, des équipages miraculeux.

« Il est peu de villes au monde où les arts mécaniques soient si agréables : les artistes ont bien profité des leçons de la colonie françoise, trop profité, car ils outrent tout pour contenter la nation ; ils s'épuisent en précieuses bagatelles, en cent petits meubles, en mille jolis riens de peu de durée. Les manufactures fournissent des étoffes volatiles, qui n'ont que quelques représentations. Un ouvrier qui ne donneroit que du bon n'auroit pas de pain.

« Il est peu de villes aussi, il n'en est point, où les beaux-arts soient si jolis. La peinture néglige la force et l'expression, pour se parer d'un brillant

coloris : elle plaît surtout lorsque, sous des traits mignons, elle s'enchâsse dans de jolies boîtes. Les morceaux de force qui lui échappèrent autrefois passent à une nation voisine, qui n'a pas les yeux faits pour les grâces. La poésie, dans ses fureurs tragiques, ne s'avise pas d'exciter la terreur et la pitié, ni d'inspirer ces vertus féroces qui sauvent les États. C'est une coquette qui amuse par l'éclat de sa parure et la galanterie de ses propos, qui se fâche pour le plaisir de se fâcher, et qui pleure pour rire. L'éloquence n'est pas un torrent qui entraîne : c'est un ruisseau qui murmure sous des fleurs; et l'histoire s'habille en roman. »

L'amiral fait ici une réflexion. Et quand n'en fait-il pas? Ce n'étoit pas son dessein d'écrire pour nous, mais pour sa nation. Il pense que les femmes frivolites ont donné le ton aux arts. On veut leur plaire comme elles plaisent, par des minauderies, des couleurs empruntées et des grâces factices.

Les sciences, à leur tour, ont voulu s'ajuster : elles n'y ont pas encore réussi. Les talens les éclipsent toujours. Le général Cracherode entendit une oraison funèbre : c'étoit celle d'un chantre à cadences perlées. L'orateur, après une artillerie d'antithèses, le mit au-dessus du plus grand philosophe de l'île. Le lendemain, le capitaine Saunders se trouva chez un homme d'État qui venoit de s'enrichir en veillant au bien d'une province. Il y vit

un maître à danser qui s'étoit fait beaucoup prier pour communiquer ses grâces à l'héritier de la famille. On lui offrit un certain prix. « Me prenez-vous, dit l'homme à talent, pour un maître de physique? » Il disparut sans révérence. Vint sur la scène un autre talent, un grand garçon bien fait, le fouet à la main. « Vous me convenez assez, lui dit le seigneur après avoir examiné sa taille et sa figure; voyez si deux cents agatines vous conviennent. — Deux cents agatines à moi, reprit le cocher, pour vous mener brillamment, et pour former vos chevaux! Gardez-les pour ce triste savant qui endoctrine votre fils. »

Les Frivolites appellent *triste* tout ce qui est *sérieux*. Ils n'oublient rien pour l'égayer. Ils savent qu'il faut lire; mais les livres doivent amuser, sans instruire. Les auteurs du temps montent leur esprit sur ce ton. L'amiral donna l'aumône à un sot qui avoit fait un excellent livre sur les devoirs d'un souverain patriote.

Ils ont des tribunaux de justice en quantité; le grand tribunal a son sanctuaire en commun avec des vendeuses de romans et des marchandes de modes. On voit, au rang des juges, une jeunesse fleurie qui n'a pas encore la libre disposition de son patrimoine : on craindroit qu'elle ne le dissipât en équipages et en soupers fins.

Ici, l'amiral nous ramène à ses vaisseaux. Un

mois s'étoit écoulé, et il en falloit deux autres pour achever le travail, d'autant plus qu'il faisoit construire un navire d'avitaillement pour remplacer la pinque *Anne*. Mais comment subsister? et comment acheter les provisions pour l'embarquement? Les agatines qu'il avoit tirées du Trésor touchoient à leur fin, et il n'avoit plus de rubans. A la vérité, il lui restoit des dentelles; mais il se souvenoit des menaces du grand contrôleur, dont il craignoit le crédit à la cour. Il apprit bien, dans cette conjoncture, à estimer des talens sur lesquels il n'avoit pas compté en quittant l'Angleterre. On lui avoit demandé plusieurs fois des maîtres à danser et des leçons de flûte. Ce n'est pas que la danse et les instrumens du pays n'eussent leur mérite; mais tout ce qui étoit nouveau, et surtout ce qui avoit pris à la cour, étoit supérieur. Il avoit résisté aux sollicitations, parce qu'il avoit besoin de tout son monde pour les travaux de l'escadre; mais il étoit encore plus nécessaire de vivre, sauf à prolonger le séjour

Il choisit donc cinquante sujets parmi ceux qui avoient quelque teinture des deux talens, et, après huit jours de répétitions, il les livra à l'utilité publique et à la subsistance de la flotte. Qu'on ne s'imagine pas que l'amiral regardât faire, les bras croisés. Il eut pour élève, en fait de danse, le fils d'un général d'armée. « Je voyois venir, dit-il, dans la maison, un maître de géométrie, et j'avois honte, en don-

nant beaucoup moins de temps, d'être payé au triple. » Calcul fait, le produit des leçons devoit suffire à la nourriture de l'escadre, et il lui vint une autre ressource pour acheter les provisions de l'embarquement.

L'empereur s'impatienta un jour sur l'opération de la frisure : un concert l'attendoit. Ce moment d'humeur alarma la cour. On se rappela la perruque du capitaine Mitchel. Sa Toute-Élégance en demanda une à l'illustre Quick. Quick profita de la conjoncture pour remettre son ancien maître en faveur. Il dit au monarque que ce qu'il demandoit étoit un effort du génie européen ; qu'à la vérité, lui, Quick, étoit bon pour l'exécution, mais que, pour le plan, il falloit le chercher dans la tête de l'amiral. L'amiral fut mandé, après une instruction secrète du généreux Quick. Cependant, avant tout, il crut devoir prévenir le grand contrôleur des modes, afin de ne pas s'exposer à son ressentiment. « L'empereur me demande une perruque, lui dit-il. — Une perruque ! répliqua vivement l'officier de la couronne. Savez-vous que, parmi les nouveautés que je réservois à cette nation qui s'amuse et qui s'ennuie rapidement de tout, celle-là tient le premier rang? Par tous les cieux !...» Il alloit éclater... « Mettez-vous à ma place, répondit doucement l'amiral : il s'agit de notre subsistance. Je n'ai plus ni rubans ni agatines. Il est vrai qu'il me reste des

dentelles, mais vous m'avez interdit toutes ces ressources... — Des dentelles! reprit le contrôleur en se calmant; eh bien, livrez-les-moi, et je vous abandonne la gloire et le profit de la perruque.» Il y avoit longtemps qu'il avoit tenté de donner des dentelles à la nation; mais, n'ayant pas de modèle à montrer, elles étoient encore à naître. Les ouvriers de l'île n'ont pas l'esprit créateur : ils enjolivent seulement ce qui est créé. L'amiral accepta la proposition, et la perruque impériale parut le huitième jour sur la tête du monarque, qui fonda sur-le-champ une école d'élèves pour satisfaire à l'empressement du public, du public du bon ton, qui n'osoit plus se montrer en cheveux. Il ne s'en tint pas là.

Nous avons dit que l'île Frivole avoisine trois grands États. Il est arrivé plus d'une fois qu'après de longues guerres elle en a reçu des conditions de paix fort dures ; mais jamais rien n'a pu affoiblir un droit qu'elle s'est acquis sur eux, celui de régler la forme de leurs habits et tout leur ajustement. Le monarque fit partir trois perruques, c'est-à-dire trois modèles à suivre pour les trois États, et le Trésor se rouvrit pour l'amiral, qui poussa ses recherches sur les mœurs des Frivolites. Il n'est point de nation qui ait des mœurs si élégantes. « Il est étonnant, ajoute-t-il, qu'en si peu d'années ils aient surpassé les François. Ils auroient peut-être

dû s'en tenir aux leçons de leurs maîtres; mais, en fait d'élégance, leur imagination est trop vive pour s'arrêter.

Entrez dans un cercle avec un air brillanté et un habit de goût, on vous accueille avec toutes les grâces. La compagnie sentoit qu'il lui manquoit quelque chose : c'étoit vous. Vous vous trouvez des perfections dont vous ne vous doutiez point.

Les Frivolites, pour vous accorder leur amitié, ne vous demandent pas des vertus, mais des agrémens. On vous suppose toujours honnête homme; mais prouvez bien que vous êtes joli homme. Avez-vous besoin de leurs services? Priez-les : ils vous supplient d'ordonner, et vous avez toujours la consolation de les voir furieux de n'avoir rien fait. L'amiral comptoit sur un protecteur qui l'avoit comblé de belles paroles : il y eut recours. « Voilà tout ce que je puis pour vous », dit l'Important en tirant son flacon; ce flacon étoit plein d'une eau qui se distille et se bénit à la cour. Tout le monde poli se pique d'en avoir, surtout les grands, et ils en distribuent libéralement à qui en veut.

Les grands ne se ressemblent pas partout. Un homme à qui bien des gens viennent souhaiter le bonjour, et qui ne le souhaite à personne, qui voit beaucoup d'étoffes et de bijoux dans sa matinée, qui fait répéter aux glaces des magots de grand

prix, qui a quantité de chiens, de chevaux, qui fait de grands repas dans un salon bien verni, et qu'on applaudit toujours, cet homme est appelé *grand* chez les Frivolites, et on lui doit de grands respects, de la politesse aux autres.

Elle est l'âme des Frivolites, la politesse. Il vaudroit mieux avoir trahi son ami que d'estropier un compliment. Un homme vraiment poli a un bonnet pour ne jamais se couvrir; il dessine bien une révérence et n'appelle pas sa femme : *ma femme*. S'il ne faisoit pas tout cela, il auroit beau être liant, attentif, complaisant, il ne seroit pas poli. Pour l'être, il faut encore observer scupuleusement tous les titres. Ils ne disent pas seulement, en parlant de l'empereur : « Sa Toute-Élégance a ouvert le bal : » c'est également Sa Toute-Élégance qui *éternue*. Un insolent s'avisa de dire à un ministre : « Vous êtes un sot. » Tout le monde fut indigné de ce qu'il n'avoit pas dit : *Votre éclatante Lumière est une sotte.*

Ils observent les décences avec autant de rigueur. Un homme en place qui vole en grand est en grande considération : si avant sa fortune il eût pris quelques agatines sur un chemin, on auroit puni l'indécence. Une beauté pardonne tout à un téméraire, hors les expressions peu délicates. Un mari ne prétend pas gêner le cœur de sa femme; mais il éclateroit si ses amusemens n'étoient pas décens. A l'arrivée de l'amiral, on formoit un éta-

blissement où le sexe subalterne pourroit perdre sa vertu avec décence.

Chez les Frivolites, comme en Europe, on parle beaucoup *mérite*. Il faut des hasards singuliers pour en tirer parti; mais c'est un point bien décidé qu'il est plus avantageux d'être goûté. Ceux qui le sont ne savent à quoi ils le doivent, au tour de leur visage, à leur maintien, ou à leur façon de rire. Parmi les sujets qui réussissent, l'un se met bien, celui-là est beau joueur, l'autre conte joliment. On ne seroit point surpris de voir un courtisan disgracié parce qu'il auroit l'air gauche.

Il n'en est pas de l'honneur comme du mérite. Il en faut absolument, et ils en mettent partout. Ils ont pour les pupilles des tuteurs d'honneur; dans les tribunaux, des conseillers d'honneur; dans les hôpitaux, des économes d'honneur; et toutes les femmes attachées à la Cour sont dames d'honneur. Les professions élevées rougiroient de faire payer leur travail au public; mais elles acceptent des *honoraires*. La noblesse surtout excelle en honneur. Un noble frivolite qui aura eu le malheur d'être mauvais mari, mauvais père, citoyen inutile, se ressouvient toujours de l'honneur pour le recommander à son fils; et le fils, comme le père, a grand soin de ne tenir que sa parole d'honneur, de ne payer que ses dettes d'honneur, et de tuer quelquefois par honneur. Les femmes ont leur

honneur à part. Elles ont de si grands principes pour le conserver qu'on les a encore rendues dépositaires de celui de leurs maris. Cependant les femmes du haut style ont refusé le dépôt, parce qu'elles sont sujettes à des vapeurs qui leur donnent des distractions.

L'honneur fait les guerriers ; c'est la capitale qui fournit les officiers généraux : on y prend un soin tout particulier de leur éducation. Un jeune seigneur que l'on destine au commandement doit avoir le meilleur tailleur, le parfumeur le plus exquis, l'équipage le plus brillant, la livrée la plus leste ; il doit jouer beaucoup, danser souvent, être à tous les spectacles, et imaginer quelque chose sur l'habillement de la première troupe qu'on lui confie.

Cette élégance de mœurs, si répandue dans le beau monde, a passé au peuple. Une marchande mêle à son commerce des manières, des propos, des grâces, qui séduisent les bourses. L'artisan s'est poli avec ses ouvrages. Le domestique sait qu'on le prend bien moins pour le service utile que pour le service brillant : il s'y ajuste ; et lorsque du derrière du carrosse il passera dedans, il ne sera pas déplacé. Il faut être bien familier avec les visages pour ne pas se méprendre entre la femme qui sert et la maîtresse qui est servie. Les arts d'agrément, la danse, la musique, la parure, sont descendus à

tous les étages. Encore quelques nuances, et il ne manquera au peuple, pour être bonne compagnie, que de pouvoir dire : *mes gens, mon hôtel, mes terres, mes aïeux.*

Les Frivolites ont porté cette élégance de mœurs jusqu'au sein de la religion. La bonne compagnie va quelquefois dans les temples pour passer le temps. Elle s'y occupe à se saluer, à se regarder, à décider les visages et les étoffes, jusqu'au moment de l'instruction. Le chapelain Richard Walter dit qu'il y amusa ses yeux et ses oreilles. L'instructeur débuta par un compliment au grand prêtre de la capitale et des révérences à l'assemblée. Après quoi, il prononça un discours très fleuri sur des vertus si déliées qu'elles ne donnoient aucune prise. Ils adorent le soleil; ils voudroient bien l'aimer, mais la façon les embarrasse. Lui doivent-ils de l'amour « à cause qu'il les échauffe et les éclaire, ou parce qu'il est chaud et lumineux en lui-même » ? C'est une dispute de cent ans. Ils ont proscrit la polygamie, parce qu'il n'y a qu'un soleil et qu'une lune; mais un mari sait bien qu'il doit tâcher de plaire à plusieurs femmes, et les femmes auroient un air bien sauvage si elles s'en fâchoient. Un dogme capital de leur religion, c'est de condamner toutes les autres. Cependant Richard Walter se laissa saisir à l'esprit de conversion; il entreprit celle d'une beauté de la Cour, qui avoit

quelquefois des caprices de vertu, et qui, par un air de philosophie mêlé aux grâces, donnoit le ton aux beaux cercles. Il y avoit surtout deux obstacles à vaincre : il falloit la désabuser sur la divinité du soleil, il y réussit ; la détacher de dix amans à qui elle étoit fidèle, il en vint à bout. « Que vous allez être heureuse ! s'écria-t-il. Arrachez donc vite ce *Zirphos* qui vous dévoue à l'erreur. » C'étoit l'image du soleil, qui fut autrefois un signe de religion, mais que l'esprit de la nation a tournée en ornement galant. « Que dis-tu, malheureux ! reprit la catéchisée. Mon Zirphos! l'éclat de ma parure ! tu m'arracherois plutôt mon existence. » Dès ce moment tout fut dit, rien ne se fit.

Au reste, leur conversation est aussi élégante que leurs mœurs. Elle ressemble à leurs boutiques de modes. C'est une broderie sur de jolis riens, une garniture d'équivoques, une bigarrure de questions qui n'attendent pas les réponses, un assortiment de plaisanteries dont on rit toujours par provision, sauf à chercher après de quoi l'on a ri. « Je ne pouvois m'empêcher moi-même, dit l'amiral, de sourire à leurs gentillesses toujours vives et légères, parce qu'ils ne promènent leurs idées que sur les surfaces. »

Si les mœurs des Frivolites sont si élégantes, la nature, ajoute-t-il, leur a donné des sensations à part. La beauté a des droits partout; mais, dans la

ville de l'Esprit, elle tourne toutes les têtes. C'est une comète qu'on observe, qu'on suit dans tous ses mouvemens, qu'on intercepte dans sa course : on ne voit qu'elle, on ne parle que d'elle.

Il est de petits sièges à la Cour fort peu commodes, et très goûtés : on a vu manquer de grands mariages parce que l'épouse n'auroit pas le plaisir de s'y asseoir.

Ils aiment l'apparence des richesses plutôt que les richesses. Qu'après avoir sondé leur bourse, ils n'y trouvent pas de quoi prêter à un ami, ils s'en consolent en lui montrant un meuble de goût.

Ils ne demandent pas si l'année sera abondante, si le commerce s'étend, s'il y a de grands magistrats, de grands ministres : ils courent à une nouvelle garniture de cheminée, ils soupirent après un ballet.

Ils mettent toute leur ville en fête pour une victoire qui les ruine, et ils ne donnent pas un signe de joie pour une bonne loi qu'on propose. Ils aiment passionnément leur souverain ; ils l'admirent encore plus. Ils comptent ses gardes, ses officiers, ses châteaux, les diamans de sa couronne, et jamais ses bienfaits. Si on leur disoit qu'il est une Cour plus sage dans ses vues, plus profonde dans sa politique, ils écouteroient froidement ; mais si on ajoutoit qu'il en est une plus brillante, il faudroit se couper la gorge avec eux. On ne les entend jamais dire qu'ils servent l'État ; mais ils ré-

pètent sans cesse que leur fortune, leur vie, tout leur être, est à l'empereur. Un citoyen qui diroit bien sérieusement « qu'il est beau de mourir pour la patrie » se donneroit pour ridicule.

Le ridicule les amuse toujours supérieurement. Arriva l'ambassadeur d'une nation voisine, l'une de celles qui avoient reçu les perruques. Il demandoit aux Frivolites de renoncer à une branche de leur commerce ou de se résoudre à la guerre. Ce fut un grand bonheur pour lui et pour la nation qui l'envoyoit d'avoir un nez trop long et une perruque qui le coiffoit mal. On saisit ces deux ridicules, on s'en entretint beaucoup, on en rit encore plus; et, dans l'accès de cette belle humeur, on le renvoya content.

Quelquefois leurs sensations sont si fortes qu'elles troublent le repos du public : l'amiral en fut témoin. Un ministre du soleil fut accusé d'avoir séduit une vierge par la magie. On n'y croyoit plus : la moitié de l'île y crut. Tout prit parti pour ou contre. On eût dit que le salut de l'État étoit attaché à la virginité de cette fille et à la continence du ministre. Peu de temps après, une actrice qui plaisoit disparut du théâtre; mille cris la demandèrent : les hommes juroient de quitter leurs emplois, et les femmes de ne pas revoir leurs maris, qu'on ne l'eût rendue. Cependant les révolutions y sont peu à craindre. Une fantaisie d'agré-

ment qu'on imagine à propos, une chanson nouvelle peut les apaiser.

Dès qu'on connoît les sensations et les mœurs des Frivolites, on ne doit plus être surpris de certains usages. C'en est un de s'aimer beaucoup au commencement de chaque année. On se cherche, on se complimente, on se fait des présens. Ce seroit la ville du monde la plus commerçante, si la passion des étrennes duroit toujours.

Une femme, le jour de ses noces, suspend sa dot à son cou et à ses oreilles ; et le mari meuble la maison supérieurement, en vendant une terre.

On voit, dans des antichambres et derrière les carrosses, un choix de la jeunesse de l'île, qui ruine magnifiquement ses maîtres. Les provinces regrettent deux cent mille artisans ou laboureurs : qu'en feroient-elles, si on les leur renvoyoit avec les mœurs élégantes de la capitale?

Il y a une noblesse pauvre : c'est un usage qu'elle le soit toujours ; le commerce pourroit l'enrichir, mais il la déshonoreroit.

L'ordre des juges est fort nombreux. Un aspirant est examiné bien sérieusement. La première question qu'on lui fait, c'est sur le nombre des agatines qu'il possède : s'il répond bien à celle-là, il est sûr de satisfaire à toutes les autres. C'est un usage de se faire juger dans plusieurs tribunaux sur la même affaire. Il faut la commencer dans sa jeunesse si

on veut en voir la fin. « Je plaignis beaucoup, dit l'amiral, un malheureux qui venoit de gagner un procès. » Il s'agissoit d'un champ, mais le champ ne suffisoit pas pour payer l'homme de loi qui avoit instruit l'affaire. Ses pièces d'écritures auroient couvert le champ : or, il est décidé qu'un pied carré d'écritures contentieuses vaut plus qu'un pied carré de terre. Souvent la fortune d'un particulier dépend de la couleur du papier qui contient son titre : il seroit nul, s'il n'étoit pas couché sur un papier couleur de lilas.

La religion a plus de ministres qu'on ne voit de marchands à la Bourse de Londres. La plupart sont fort jeunes, afin de ne pas effrayer les profanes qui viennent demander des conseils de sagesse. La leur est renfermée dans un cercle bien déterminé. Qu'ils soient fidèles à la forme de leurs vêtemens et à la mesure de leurs cheveux, qu'ils chantent des hymnes au Soleil aux heures marquées, et surtout qu'ils protestent toujours qu'une belle femme n'est pas aimable, ils peuvent suivre leur goût dans tout le reste.

Il en est parmi eux qui sont environnés de l'éclat des richesses : ils n'en font pas de cas; mais ils craindroient de tomber dans le mépris de la nation s'ils ne décoroient pas leurs vertus. On compte plus de deux mille temples où l'on a prodigué les autels et les petits ornemens. On voit souvent l'au-

tel du Soleil abandonné, tandis que ceux des planètes et des constellations sont entourés d'adorateurs.

C'est dommage que l'amiral n'ait pas eu plus de temps à perdre dans l'île, nous aurions eu une anatomie plus exacte de cette nation singulière. Le travail de l'escadre s'achevoit, les vaisseaux étoient radoubés, le navire d'avitaillement fini, les provisions embarquées ; on n'attendoit que le vent pour mettre à la voile, et il étoit temps. L'amiral, pendant sa longue et terrible navigation, avoit travaillé sans cesse à élever l'âme de son escadre : les mots de *patrie*, de *liberté*, de *grandeur angloise*, d'*immortalité*, à force de frapper les oreilles, avoient passé dans les cœurs. Il n'y avoit pas un soldat, pas un matelot, qui ne se regardât comme environné de la Chambre des communes, et qui ne crût voir les yeux de l'Angleterre tournés sur lui.

Telle étoit la situation des âmes lorsqu'ils entrèrent dans l'île ; mais leur commerce avec une nation si fleurie, et peut-être les alimens qui travailloient sur leur constitution, les avoient bien changés. Ils n'étoient plus d'humeur à chercher des dangers ou des ennemis, à vivre dans la peine ou à mépriser la vie, et ils commençoient à rire avec les Frivolites de toutes ces vertus mâles qui fondent, augmentent et perpétuent les États libres. L'amiral ne s'en apercevoit que trop, et il pressoit l'embarquement. Il eut son audience de congé. L'em-

pereur ne consentit au départ qu'à une condition, qu'il laisseroit dans l'île quatre hommes, au choix de Sa Toute-Élégance. L'amiral frémit mal à propos; mais on craint toujours pour ce qu'on veut le plus conserver. Il appréhendoit que le choix ne tombât sur les capitaines ou les pilotes : il fut bientôt rassuré. Les élus furent les trois friseurs, qui poussoient vivement l'honneur de la perruque et les chignons de toute espèce. Le quatrième fut un soldat mécanicien, qui alloit à l'immortalité par une invention admirable, un *équipage d'été,* où des soufflets intérieurs enfantoient des zéphyrs toujours rafraîchissans.

Cependant le vent favorable se faisoit encore attendre, et, en l'attendant, l'escadre désœuvrée parcourut les environs de la capitale. Quelques matelots s'écartèrent sur une chaîne de montagnes, où les terres étoient brûlées, sans arbres, sans herbes, semées de pierres cristallisées et de marcassites où les veines d'or paroissoient. L'amiral averti s'y transporta avec ses experts en mines. Il examina le commencement, la fin et la qualité des marcassites; il fit fouiller en plusieurs endroits; il prit la position juste du terrain et revint à l'escadre. La joie s'y étoit répandue; toutes les imaginations étoient au fond de la mine: on y trouvoit des trésors immenses; on estimoit déjà le temps pour les tirer : le séjour dans cette île délicieuse en devien-

droit plus long; savoit-on même si on la quitteroit? ou, s'il falloit enfin partir, on partiroit, du moins, chargé de richesses que les insulaires ne disputeroient point, n'en connoissant pas le prix. Ce n'étoit pas là l'idée de l'amiral, il imposa silence sur la mine; et c'est dans ce moment qu'il fit jurer de ne pas révéler l'île Frivole, après avoir défendu, sous peine de la vie, de quitter le bord.

Jamais les délices de l'île ne se peignirent à nos marins si vivement. La consternation fut générale; elle n'avoit pas été si grande dans les horreurs des tempêtes. Il y eut même, pour la première fois, des plaintes et des murmures. Mais l'amiral, outre la force du commandement, avoit cette autorité naturelle que donnent les grandes vertus, et il se flattoit bien, dès qu'il auroit remis en mer, de rendre à ces âmes affoiblies leur première vigueur. Le lendemain, un vent d'ouest souffla. Il mit à la voile pour aller prendre Payta, ville du Pérou, où les Espagnols se croyoient bien en sûreté. On peut lire dans l'histoire de son voyage le reste de ses expéditions qui ne sont pas de mon sujet.

Mais je demande permission de réfléchir à la hâte. Un accès de citoyen me saisit. Cela arrive assez naturellement en parlant de l'esprit anglois. L'amiral Anson découvre, dans un beau climat, une nation facile à soumettre et des mines d'or. Il exige un serment de silence; il en fait un secret

d'État. Ne projette-t-il point de faire un jour cette conquête? Et pourquoi ne la tenterions-nous pas? Laisserons-nous toujours aux puissances maritimes le soin de découvrir et de conquérir? Ne sommes-nous pas aussi maritimes qu'elles, puisque nous touchons la Méditerranée d'une main et l'Océan de l'autre? Prévenons les Anglois, ou, si la justice nous empêche d'envahir, ne pouvons-nous pas du moins établir un commerce légitime et très avantageux avec l'île Frivole? L'amiral convient qu'elle ne met pas encore dans son luxe le goût qui règne à Londres; mais le goût de Londres vaut-il les enchantemens de Paris? Quelle avidité n'auroient pas les Frivolites pour *nos peintures des Gobelins*, *nos vernis de Martin*, *nos bijoux émaillés, nos épées damasquinées*, *nos étoffes de Lyon,* et tout ce monde d'ajustemens qui distingue nos hommes, et qui donne le prix à nos femmes? Ne sommes-nous pas les vrais faiseurs et les fournisseurs de l'Europe? Savons-nous même si nos romans, nos comédies et nos opéras, qui se multiplient avec tant de succès, n'y formeroient pas encore une branche de commerce? Rassurons pourtant les deux sexes. Nous ne porterions à ces Américains que le superflu de notre superflu, et nous rapporterions leur or, dont ils se passent fort bien.



LETTRE

A UNE DAME ANGLOISE

Madame,

Si vous étiez née à Paris, l'éducation vous auroit sauvé bien des ridicules que vous avez apportés de Londres. N'en eussiez-vous qu'un, on riroit; et il est humiliant de faire rire. Moi qui n'en ris pas, j'ose vous en parler. Après cela, me conserverez-vous votre amitié? Vous seriez encore Angloise, et mon but est de vous rendre Françoise. Ce n'est pas assez de l'être par le nœud conjugal, il faut le devenir par principes. Connoissez l'aimable nation qui vous adopte. Elle vous passera des vices, jamais des ridicules. Vous en montrez chez vous, vous en portez dans les cercles, vous en promenez dans le public.

Vous en montrez chez vous : il y a six mois que le sacrement vous lie, et vous aimez encore votre mari ! Votre marchande de modes a le même foible pour le sien ; mais vous êtes *marquise.*

Garderez-vous longtemps cet air de réserve si déplacé dans le mariage, et qu'on ne pardonne qu'aux aspirantes ? Un cavalier vous trouve belle, vous rougissez. Ouvrez les yeux. Ici les dames ne rougissent qu'au pinceau.

Pourquoi cet oubli de vous-même lorsque votre mari est absent ? Revient-il ? vous vous parez. Je vous croyois bien jeune, et vous êtes bien vieille. Vous remontez au temps des patriarches. Empruntez le Code de la parure moderne : vous y lirez qu'on se pare pour un amant, pour le public, ou pour soi-même.

Si je voulois, Madame, je vous perdrois de réputation sur votre vie du matin. On vous trouve levée à huit heures : si vous sortiez du bal, vous seriez dans la règle. Et que faites-vous ? Vous êtes en conférence avec votre cuisinier et votre maître d'hôtel. Apprenez que c'est au mari à compter, à payer, quoique ce soit toujours chez *Madame* qu'on soupe. Que faites-vous encore ? Vous écrivez à des amis aussi froids que leur patrie, qui n'ont que des mœurs, de la liberté et du bon sens. Que sais-je ! Vous lisez la morale et l'histoire, tandis que les plumes françoises enfantent chaque jour des

volumes d'esprit. Que de bonnes plaisanteries, si on savoit tout cela !

Enfin il vous souvient que vous avez une toilette à faire ; mais que vous en connoissez peu l'importance, l'ordre et les devoirs! Vous n'avez que dix-huit ans, et vous y êtes sans hommes! On y voit deux femmes que vous ne grondez jamais. La première garniture qu'on vous présente est précisément celle qui vous convient ; la robe que vous avez demandée, vous la prenez effectivement. Vos femmes sont étonnées d'employer plus de temps à s'ajuster elles-mêmes qu'à parer leur maîtresse. Je vous avertis qu'elles soupçonnent votre condition. Mais qui croiroit que l'une des deux vous la tenez de la main de votre mari, après avoir renvoyé cette miraculeuse qui fut formée à la Cour?

Le dîner sonne, et vous voilà dans la salle de compagnie lorsque la cloche parle encore. N'y avoit-il plus de rubans à placer pour vous faire attendre? Mais quelle est notre surprise! Votre maître d'hôtel vient annoncer à *Monsieur* qu'il est servi, et je sais que c'est vous qui lui avez prescrit ce mauvais ton. Ailleurs, c'est toujours *Madame* qui est servie. On se met à table (j'en ris encore, mais c'est d'un rire amer), vous bénissez les mets! Nous nous crûmes chez le curé de la paroisse, qui peut-être nous auroit quitté des *Grâces*, ce que vous ne fîtes pas.

Après la table, vous voulûtes pousser la conversation. Songez que vous êtes à Paris. L'ennui appela bientôt le jeu : je vous vis bâiller, et c'étoit la *comète*, un jeu de la Cour! A propos, il m'est revenu qu'on la jouoit depuis quatre jours, lorsque vous demandâtes ce que c'étoit. Une bourgeoise du Marais fit la même question le même jour.

La première partie en demandoit d'autres : on ne vit qu'au jeu. On étala pour intermède les sacs à ouvrage. Qu'est-ce qui sortit du vôtre? Des manchettes pour votre mari! Sera-ce donc en vain que la France aura inventé les *nœuds* pour distinguer les mains de condition des mains roturières?

La belle occasion que vous eûtes, en ce moment, d'enrichir votre parure! Ces diamans qui se trouvèrent au fond de votre sac; mais de quelle eau! et bien supérieurs à ceux que vous avez! C'étoit un tour de votre mari. Qu'il fut mal placé! Vous admirez sa magnificence, et, plus sensible à son attention qu'aux pierreries, vous les lui rendez; vous voulez qu'il en destine le prix à payer un marchand à qui il faisoit l'honneur de devoir : c'est être bien peuple de s'inquiéter sur ses dettes; elles annoncent, elles confirment la grandeur. Il y a à parier qu'un débiteur de deux millions est plus grand seigneur d'une moitié en sus que celui qui n'en doit qu'un.

En vérité, Madame, un ami ne peut plus mettre le pied chez vous. Il faut rougir pour vous dès le

premier pas ; on voit votre cocher, confondu avec des palefreniers, panser vos chevaux. Votre antichambre fait pitié : des laquais qui s'occupent en attendant vos ordres, qui se croient à *Monsieur* comme à *Madame,* qui imaginent qu'ils ne sont en maison que pour travailler, qui ont un air respectueux pour un honnête homme qui arrive à pied, qui tirent une montre d'argent si on demande l'heure, des laquais sans figure, et qui sont de trois grands pouces au-dessous de la taille requise. Madame, des gens de cette trempe ne sont bons qu'à la charrue ou chez un commis. Aussi sont-ils le jouet éternel des gens de *Monsieur.* Mais plût au Ciel vos ridicules fussent-ils bornés aux murs de votre hôtel !

Vous en portez dans les cercles : vous y entrez avec les couleurs de la nature sur le visage. Ainsi se présente la femme du suisse qui vous a ouvert la porte ; repassez la mer, si vous voulez paroître telle que vous êtes.

Il y a six dames dans le cercle, vous n'en baisez qu'une ! et pourquoi ? parce que vous n'êtes liée qu'avec une. Mais vous connoissez les autres, puisque vous les voyez pour la seconde fois. Cela ne suffit-il pas pour être tout à elles et mettre votre cœur sur leurs lèvres ?

Vous vous placez, sans avoir dit aux glaces que vous êtes à faire peur, que vous êtes faite comme

une folle. Ce sera pourtant le début de la première duchesse qui entrera : tâchez de vous former sur les grands modèles. Défaites-vous de cette maxime gothique, qu'on ne doit parler de soi ni en bien ni en mal. Il y a un art à se mettre le tapis.

Il y en a encore plus à converser légèrement. Que de jolies choses, que de réflexions utiles n'entendez-vous pas sur les robes de la saison, les rubans, les chignons et la façon de se mettre! Comment ce flux d'éloquence ne donne-t-il pas du ressort à votre langue? Vous êtes muette! vous ne savez pas même rire. Cet homme à la mode, qui voltigeoit d'une beauté à l'autre, qui semoit la belle humeur par cent propos délicieux, qu'on applaudissoit même avant qu'il eût parlé, put-il vous arracher un signe de joie? Quelle léthargie!

Vous ne vous éveillâtes qu'à la nouvelle que débita ce vieux militaire pour payer son entrée. Vous la saisîtes, vous citâtes un trait d'histoire tout semblable, vous parlâtes politique et gouvernement. Savez-vous ce qui fut dit, lorsque vous eûtes levé le siège? Qu'il falloit vous faire ministre ou historiographe du roi. Vous voulez penser, dans un pays où il n'est question que de parler.

J'entendis hier une duchesse de finance qui louoit beaucoup votre simplicité. Vous aviez soupé chez elle; on servit un plat de légumes dans la primeur, qui ne coûtoit que cent francs. Vous crûtes

qu'on parloit du plat, non des légumes. Elle rioit encore en me demandant par quel carrosse de voiture vous aviez débarqué, et si vous souhaitiez qu'elle vous envoyât son orfèvre.

La bonne figure que vous fîtes dernièrement chez la petite comtesse! On y proposa une partie au bois de Boulogne; vous demandâtes à votre mari s'il en seroit. Il sait son monde, il refusa : c'étoit une raison de plus pour y aller, vous rompîtes. Le singulier dans votre procédé, c'est que vous comptiez lui plaire : et c'est là votre but du matin au soir. Entre nous, Madame, n'êtes-vous point une *Paméla* qu'un coup de fortune a élevée? Il est de règle qu'en certaines conditions un mari doit se repentir, du moins une fois le jour, d'avoir une femme; le vôtre ne se plaint que d'être trop aimé. Ses amis craignent fort qu'enfin vous ne le gâtiez. Il commence à trouver moins belle cette danseuse qui lui a donné la préférence sur vingt rivaux dont la bourse étoit moins pleine. On sait, quoiqu'il n'en convienne pas, qu'il vous a amenée en tête à tête à sa campagne. Sa dernière voiture ne lui coûte que dix mille francs; et il est presque résolu à se détacher de son coureur. Pour Dieu, Madame, ne lui donnez pas vos ridicules, qui se multiplient sous ma plume; j'en oublierai.

N'est-ce pas assez d'en montrer chez vous? N'est-ce pas trop d'en porter dans les cercles?

Faut-il encore les exposer au grand jour, en les promenant dans le public ?

Vous allez aux Tuileries les jours d'opéra, et au Palais-Royal les autres jours. Vous faites pis. On vous y voit le matin. Mais quelles figures y voyez-vous? Des femmes sans prétentions, des politiques, à qui tout lieu est égal pour humilier nos ennemis, des philosophes qui veulent respirer. Ne sentez-vous pas que vous êtes déplacée? On croiroit que vous ne cherchez la promenade que pour vous bien porter. Mais, lorsque vous y paroissez aux jours marqués et aux heures décentes, comment êtes-vous mise ? Vous n'étalez que pour cent mille francs de pierreries, et l'aune de vos dentelles est à cinquante écus. Abjurez cette maxime d'outre-mer, qu'en fait d'habillement, on doit être d'un degré au-dessous de son état. Je vous l'ai déjà dit. Vous voulez toujours penser : c'est un vice de terroir. Si on bornoit le luxe, les maisons et les empires subsisteroient trop longtemps. On s'ennuie à voir toujours les mêmes choses.

Dans quel travers alliez-vous donner l'autre jour ! Les chevaux étoient mis pour vous mener au spectacle, vous comptiez sur votre mari, un mari françois ! Vouliez-vous donner la comédie à la Comédie même ? Il s'étoit dérobé pour sa petite maison , où vous avez enfin appris qu'il ne falloit pas le troubler. Quelle peine n'a-t-on pas eue à vous

faire comprendre qu'une femme qui veut prendre l'air dans une petite maison ne doit pas choisir celle de son mari !

Vous devriez, du moins, ne pas apprêter à rire où l'on ne rit jamais. Que faisiez-vous dimanche dernier dans votre paroisse, à dix heures du matin? Déjà habillée! Et qui le croira ? sans *sac!* Est-ce ainsi, est-ce à dix heures, est-ce dans sa paroisse qu'une femme de condition entend la messe? Est-il bien vrai que vous assistez aux vêpres? Le marquis de *** vous en accuse, en disant que vous faites ridiculement votre salut. On pourroit vous passer quelques sermons, mais jamais ceux qui convertissent; une jolie femme est faite pour les jolis sermons : ils s'annoncent assez par l'affluence des équipages et le prix des chaises. Il est ignoble de s'édifier pour deux sous. Au premier carême, pensez à la dévotion de la dernière semaine. C'est dans une calèche peinte aux Gobelins, c'est sur la route de Longchamps, que vous devez nourrir votre piété.

Il ne suffit pas, Madame, d'éviter les ridicules : il faut des grâces. Celles que la nature vous a données ne valent pas celles de l'art. Il y a des grâces d'ajustement. Vos robes sont de goût, mais les garnitures ne sont pas de la Duchap; votre panier, dans son diamètre, est tronqué d'un pied, et il n'est pas de la bonne faiseuse ; vos diamans sont beaux, mais ils ne sont pas montés par Lempereur. Tout

cela saute aux yeux. D'ailleurs, il s'en faut deux pouces que vos girandoles ne descendent assez bas : si vous pouviez suspendre un lustre à chaque oreille, vous seriez au parfait. On vous a vue à l'Opéra coiffée en *comète,* lorsque depuis deux jours on étoit en *rhinocéros !*

Il y a des grâces qui, par un heureux artifice, s'incorporent avec la personne. Les unes se voient, les autres se sentent. Il est établi que votre sexe doit prendre au nez comme aux yeux. Il y a plus, les odeurs assurent votre rang. Qu'on me mène dans un cercle les yeux fermés, suis-je en bonne compagnie? le nez me l'annonce. Aux odeurs, ajoutez le vernis. Oui, Madame, travaillez enfin sur votre teint. Vous avez cru que ce vernis étoit fait pour cacher des rides ou des difformités, désabusez-vous. Quand l'âge vous aura enlaidie, on vous permettra de vous montrer au naturel.

Il y a des grâces de langage. Vous avez fait des progrès dans notre langue, et vous les suivez en lisant La Bruyère, Racine, Montesquieu et Fontenelle. Ils vous apprendront bien à rendre vos idées avec ordre, clarté et justesse, mais ils ne vous donneront pas ces expressions brillantes qui distinguent le grand monde. Par exemple, d'une chose qui a une bonté commune, vous dites simplement qu'elle est bonne : une Importante diroit : *C'est miraculeux ! c'est divin !* Êtes-vous un peu fatiguée?

Il faut être *excédée, anéantie*. Un coup de vent a-t-il dérangé une boucle de vos cheveux? Ne vous fâchez pas, soyez *furieuse*. Vous manquez jusque dans l'alphabet. Au sortir du dernier opéra, vous dites : *A la maison*, tandis qu'à vos côtés la femme d'un traitant crioit : *A l'hôtel*. N'attendez pas que je vous fasse un dictionnaire dans une Lettre. Étudiez les femmes qui ont les plus belles aigrettes et les hommes à talons rouges.

Il y a des grâces de caprice. Vous avez demandé vos chevaux pour les six heures, et à six heures on vous voit en carrosse. Le jeu que vous avez proposé, vous le jouez effectivement. La personne que vous reçûtes si bien hier, vous l'accueillez encore aujourd'hui. Vous êtes toujours vous-même. Cela est du *dernier uni*.

Il y a des grâces à se plaindre du mal que l'on sent. Vous deviendrez mère. N'allez pas imiter, en portant le fruit de votre mariage, cette comtesse singulière que vous louez tant, qui marche, qui agit, qui est de tout. Il est vrai que cette pitoyable conduite lui réussit, que son dernier enfant est le sixième qu'elle a mené bien. Mais on rit de la mère, et la Faculté la condamne. Voulez-vous bien être? Soyez sur la chaise longue dès le premier soupçon jusqu'au terme, et toujours en vous plaignant.

Il y a même des grâces à se plaindre du mal qu'on ne sent pas. Vous passez vos jours sans mi-

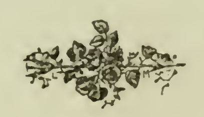
graine, on peut vous le pardonner; mais sans *vapeurs!* c'est abuser, en femme de la halle, de la permission de se bien porter.

Il y a des grâces à s'effrayer; mais ce n'est pas de la façon dont vous vous y prîtes l'autre jour. On vient vous parler à l'oreille : l'inquiétude est dans vos yeux, vous quittez brusquement le cercle. On crut que votre chien s'étoit cassé la jambe; on vous plaignoit, on s'effrayoit pour vous. Point du tout, c'étoit votre cocher qui étoit moulu d'une chute. Ne savez-vous pas jeter un cri au moindre cahot qui menace votre voiture? Devez-vous être aussi tranquille qu'une de vos femmes? Ce taureau qui venoit à vous dans votre campagne, vous passâtes à côté de lui avec l'assurance d'un concierge. Il ne faut pas même attendre les grandes occasions pour s'effrayer. Choisissez quelque bête d'aversion qui puisse vous servir en tout temps et en tout lieu, *une souris, une araignée, une mouche :* si on ne les voit pas, on peut les soupçonner. L'aventure du bateau que le hasard nous offrit sur ce beau canal montra encore votre mauvaise éducation. De toutes les dames, pas une qui ne disputât l'embarquement, qui ne criât en cédant; et vous! vous les encouragiez. La batelière demanda si vous n'étiez pas quelque bonne bourgeoise des environs. Le tonnerre, qui gronda l'après-midi, acheva de vous peindre. La présidente chercha un asile entre quatre

rideaux, la marquise avec ses cris faisoit paroli aux éclairs, le chevalier rapprenoit à faire des signes de croix; il n'y eut que vous et votre jardinière que le sang-froid n'abandonna pas.

Enfin, Madame (car je me lasse de vous détailler), vous trouvez le secret d'être sans grâces au milieu d'une ville qui est faite pour en donner; et avec du bon sens, des sentimens et des principes, vous êtes chargée de ridicules.

Je prévois vos objections. La meilleure, ici, est de n'en point faire. Ne convenez-vous pas d'un principe, que la France est le modèle des autres pays? Si vous en doutiez, la nation en corps vous le diroit, et, sans être assemblée, ne vous le dit-elle pas tous les jours? Qui peut mieux nous connoître que nous-mêmes? Mais n'avons-nous pas aussi le suffrage des étrangers, que nous enrichissons de nos modes, de nos révérences et de notre cuisine, qui ont fêté nos *pantins,* qui adoptent nos équipages, nos pompons et nos perruques? Et ne voyez-vous pas qu'ils viennent en foule se former chez nous? Allons-nous chez eux? Partez de ce principe, et corrigez-vous.



Imprimé par Jouaust et Sigaux

POUR LA COLLECTION

DES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

Janvier 1884

LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

PUBLIÉS PAR LE BIBLIOPHILE JACOB

Sous le titre de *Chefs-d'œuvre inconnus*, nous réunissons non seulement certaines œuvres, presque ignorées, de nos grands écrivains, mais encore des productions remarquables qui n'ont vu le jour que pour tomber immédiatement dans l'oubli, entraînant avec elles jusqu'aux noms de leurs auteurs. Nous avons voulu les présenter aux amateurs sous une forme élégante qui les vengeât de l'injuste abandon où elles étaient tombées, et au charme d'une impression de luxe nous avons joint l'attrait de gravures dues à l'un des artistes les plus favorisés du public.

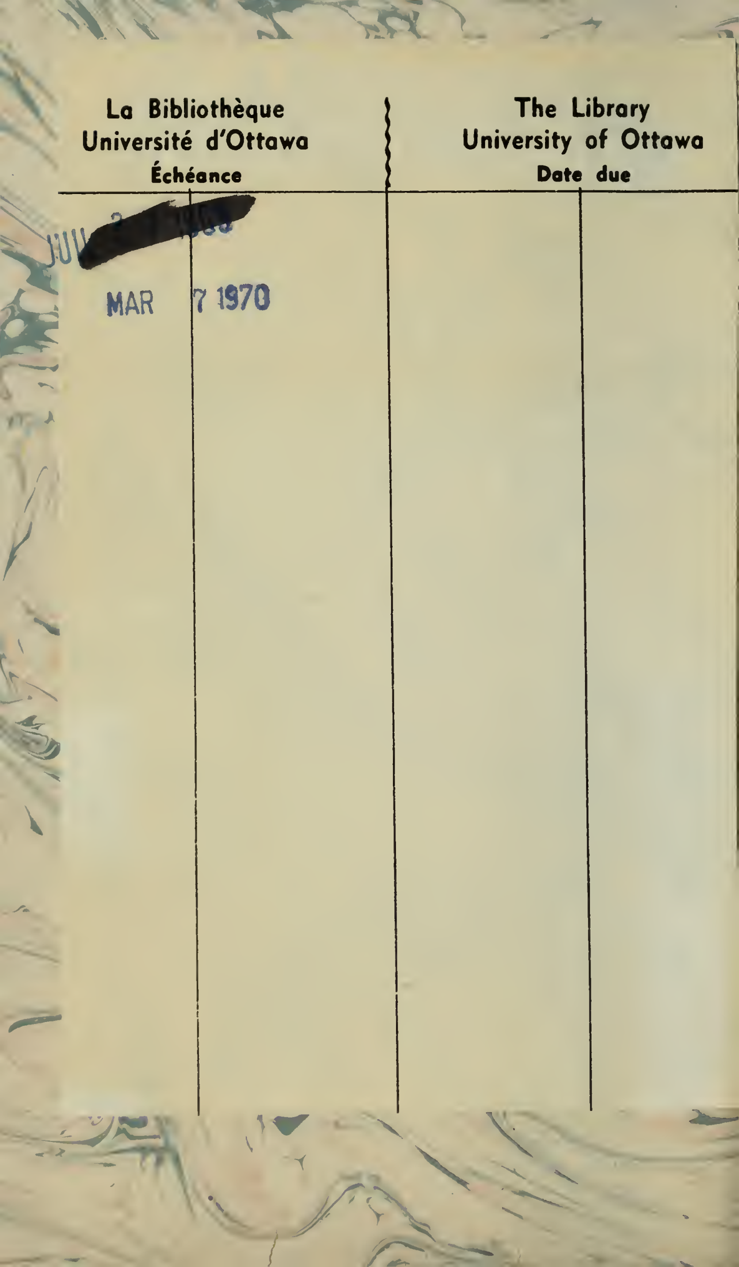
EN VENTE

Le Voyage à Paphos, de Montesquieu . . . . . . 5 fr.
La Petite Maison, de J.-F. de Bastide. . . . . . 5 fr.
Le Tombeau de Mademoiselle de Lespinasse, par d'Alembert et Guibert. . . . . 6 fr.
Les Aventures du faux Chevalier de Warwick. . 6 fr.
Contes et Poésies de La Chaussée. . . . . 5 fr.
Anecdotes littéraires, de Voisenon. 7 50
Louise et Thérèse, de Restif de La Bretonne. . . 5 fr.
Les Veillées d'un malade, de Villeterque. . . . . 6 fr.
Annales amusantes (1741). . . . . 5 fr.
Les Porcherons, poème. . . . . 6 fr.
Contes de Saint-Lambert. . . . . 5 fr.
Bagatelles morales, de l'abbé Coyer. . . . . . . 6 fr.

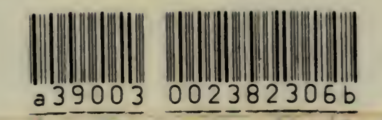
Prix doubles pour le pap. de Chine et le pap. Whatman.

Août 1884.

Imp. Jouaust et Sigaux.




CE


a39003 002382306b

